UNIVERSITÉ DE FRANCE.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

BUNSEN

UN PROPHÈTE DES TEMPS MODERNES

1791-1860

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la Faculté de Théologie protestante de Strasbourg,

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT

le 21 décembre 1867, à 4 heures du soir,

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE,

PAR

GASTON BONET

DE PARIS.

STRASBOURG,

TYPOGRAPHIE DE G. SILBERMANN, PLACE SAINT-THOMAS, 3.

1867.

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41547023_0034

A MESSIEURS

EDGAR QUINET

ETIENNE CHASTEL

ET

ALFRED MAURY

Hommage d'affectueuse vénération.

G. BONET.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

M. BRUCH ✻, Doyen de la Faculté.

MM. BRUCH ✻,
RICHARD,
REUSS ✻,
SCHMIDT ✻,
COLANI,
LICHTENBERGER,
} Professeurs de la Faculté

M. REUSS ✻, Président de la soutenance.

MM. REUSS ✻,
SCHMIDT ✻,
COLANI,
} Examinateurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières du candidat.

BUNSEN

UN PROPHÈTE DES TEMPS MODERNES.

1791-1860.

« Où est l'Esprit de Jésus-Christ,
« là est la liberté » (2 Cor. III, 17).

SECTION I.

PÉRIODE EUROPÉENNE.

1791-1816.

CHAPITRE I.

FACTEURS EXTERNES.

§ 1. *Race.* — § 2. *Parents et éducation de famille.* — § 3. *Gymnase et Universités.* — § 4. *Situation générale de l'Allemagne et voyages en Europe.*

§ 1. *Race.*

Christian-Karl-Josias Bunsen naquit le 25 août 1791 à Corbach (principauté de Waldeck), à quelques lieues à l'ouest de Cassel (Hesse). Cette petite ville est à la frontière sud du pays des Saxons, au nord de celui des Franks. Bunsen était donc un rejeton de ce rameau vigoureux de la race germanique qui a conquis la Grande-Bretagne sur la race celtique, le nord de l'Europe sur la religion romaine, l'Amérique du Nord sur les Peaux-Rouges, le sud de l'Asie sur les races dravidiennes-hindoues, et enfin l'Océanie sur les Malayo-

Polynésiens, pour y propager, par l'Évangile et la liberté, la civilisation moderne. Quand STURM, LEBWIN et LUDGIER, ces moines vraiment pauvres et non mendiants, portaient l'Évangile dans les forêts du Teutoburgerwald à coups de hache et de pioche; quand KARL-LE-GRAND l'y portait à coups de glaive, ils ne se doutaient guère qu'un jour en sortirait une civilisation aussi vaste et aussi féconde. A lui seul, ce coin du pays des Vieux-Saxons, autour de Corbach, a produit KAULBACH, le peintre inspiré des grands drames de l'histoire du monde, entre autres du « Siècle de la Réformation »; BUNSEN, le chimiste de génie qui a surpris dans le charbon les mystères de l'électricité dynamique et dans les rayons de lumière les secrets de la constitution intime du soleil; enfin notre BUNSEN.

§ 2. *Parents et éducation de famille.*

Son père avait été porte-enseigne au service de Hollande et sa mère institutrice dans la famille des princes de Waldeck. Ils vivaient modestement des produits d'un petit fonds de terre, fruit de leurs économies. BUNSEN fut l'unique enfant d'un second mariage de son père et le fruit mûr de sa vieillesse. Le père l'éleva avec une discipline militaire; mais il avait coutume de lui dire : « Ne courbe jamais l'échine devant les hobereaux! » La mère était assez taciturne; pourtant ce fut elle qui, comme toutes les mères protestantes, l'initia dès sa tendre enfance à la lecture de la Bible et lui fit aimer en Jésus son Sauveur. Mais celle qui semble avoir exercé sur l'éclosion de son âme la plus douce influence, ce fut sa sœur aînée CHRIS-

TIANE. Ainsi BUNSEN eut le bonheur de recevoir dans la vie de famille chrétienne cette éducation de l'enfance et de l'adolescence, base indispensable de tout développement moral et fécond.

§ 3. *Gymnase et Universités.*

(1805). Il n'alla au gymnase de Corbach qu'à l'âge de quatorze ans et en externe, selon l'excellente coutume de l'Allemagne. C'est là qu'il apprit à comparer les chefs-d'œuvre de la littérature classique : HOMÈRE et SOPHOCLE, VIRGILE et CICÉRON, avec ceux de la littérature contemporaine : GŒTHE, KLOPSTOCK et SCHILLER.

(1808). Grâce aux libéralités d'un oncle assez riche et selon le vœu de ses pieux parents, il entreprit les études théologiques à Marbourg, la première Faculté évangélique fondée par la Réforme de LUTHER, où ARNOLDI et HARTMANN se distinguaient alors dans l'exégèse de l'Ancien Testament.

(1809). L'année suivante, il passa à Gœttingen, où (1811) il pourvut bientôt seul à ses frais d'études par deux fonctions qu'il dut à sa réputation naissante : l'une, celle de professeur au Gymnase ; l'autre, celle de précepteur auprès d'ASTOR, fils du célèbre millionnaire de New-York. Cette Université était alors un des foyers les plus brillants de l'Allemagne, grâce aux lumières des HEEREN, des HUGO, des HEYNE et aux centaines de satellites qui gravitaient autour de ces astres de la science : BRANDIS, LACHMANN, LÜCKE, SIEVEKING, SCHULZE etc.

§ 4. *Situation générale de l'Allemagne et voyages en Europe.*

(1813). On était alors en plein *mouvement romantique:* toute la jeunesse intelligente et libérale d'Allemagne se passionnait pour le siècle des HOHENSTAUFEN, comme idéal de l'unité religieuse et nationale, comme foyer de l'amour de la femme et de la patrie. C'était la Renaissance de l'esprit chevaleresque contre les guerres de l'Empire. C'était l'insurrection de la conscience européenne contre les ravages de la conquête. C'était la résurrection de la patrie de HERRMANN et de THUSNELDA écrasée par un nouveau CÉSAR! A la voix de FRÉDÉRIC-GUILLAUME, de FICHTE et de KUTUSOF, aux accents des TYRTÉE teutoniques: les ARNDT et les KŒRNER, les RÜCKERT et les SCHLEGEL, l'Allemagne entière brise ses chaînes, se lève comme un seul homme et repousse l'étranger.

Malgré tant de puissants attraits du présent, BUNSEN fut entraîné vers le passé. Avec son ami BRANDIS il parcourut la Thuringe et les provinces rhénanes pour compléter ses études sur les monuments historiques et littéraires du moyen âge allemand.

En automne, il fut ramené par la séduisante sympathie de sa sœur CHRISTIANE dans un cercle de famille en Pays-Bas et il passa tout l'hiver dans sa chère Hollande.

(1814). Au printemps, BRANDIS l'emmena chez son père, en Danemark, où il puisa aux trésors de science des DAHLMANN et des TWESTEN à Kiel; des CHAMISSO et des ŒLENSCHLÆGER, des deux ŒRSTEDT et des MAGNUSSEN à Kopenhagen.

(1815). L'année suivante, les deux amis arrivaient à *Berlin*, au centre du mouvement d'indépendance nationale, où les vainqueurs de Leipzig et de Waterloo réclamaient déjà les libertés constitutionnelles promises par les monarques détrônés, pour reconquérir leurs couronnes par le concours du peuple souverain. L'Université était déjà illustrée par les Bopp, les Buttmann et les Savigny, et surtout par les Hegel, les Niebuhr et les Schleiermacher, ces réformateurs de la philosophie, de l'histoire et de la théologie.

(1816). Enfin le goût des langues orientales l'entraîna jusqu'à Paris, où le Collége de France écoutait les savantes révélations de Sylvestre de Sacy sur les mondes inconnus de l'Arabie, de la Perse et de l'Inde; et où les deux chambres retentissaient des protestations éloquentes du général Foy et de Benjamin Constant, de Royer-Collard et de Chateaubriand contre la réaction jésuitique et absolutiste.

CHAPITRE II.

FACTEURS INTERNES.

§ 1. *Cœur.* — § 2. *Esprit.* — § 3. *Volonté.*

Après avoir décrit ces prismes successifs, analysons les rayons de lumière qui, en les traversant, ont produit l'image de Bunsen.

§ 1. *Cœur.*

La première nuance qui frappe nos regards, c'est celle du sentiment: Bunsen avait un cœur d'or. Sa piété filiale et son amour fraternel allaient jusqu'à l'abnéga-

tion : ainsi, dès qu'il eut des appointements à Gœttingen, il en envoya la majeure partie à ses parents, qu'il ne devait plus revoir avant leur mort (1819), et à sa sœur CHRISTIANE, avec laquelle il resta en communion intime toute sa vie.

Sa reconnaissance pour ses professeurs était aussi vive qu'originale : un jour, ses parents ayant tué un veau gras, il voulut en porter lui-même une pièce rôtie à son maître favori au Gymnase.

Son dévouement et sa fidélité à ses amis étaient à toute épreuve et l'on peut en dire avec le poëte :

> Que, dans ses pensers de jeunesse,
> Cette fleur toujours de moitié,
> Embauma sa calme vieillesse !

La plupart de ses amis de printemps se retrouvent auprès de lui vers l'automne de sa vie : ARNDT, ASTOR, BRANDIS, LÜCKE etc. Ce sentiment d'association joua un rôle actif et fécond dans la pensée et dans les œuvres de toute sa carrière.

§ 2. *Esprit.*

La deuxième nuance de l'âme de BUNSEN, c'est celle de l'esprit : dès l'enfance, il révéla une curiosité ardente à soulever les voiles du passé comme ceux de l'avenir, dans le monde moral comme dans le monde physique, et une imagination créatrice, qui, selon l'heureuse expression de CHARLES DOLLFUSS, « aimait à écrire sur les marges vides de l'histoire. » A Corbach déjà, ses camarades d'enfance saluaient en lui un génie précoce, et, à Gœttingen, il fut proclamé prince par cette élite de jeunes talents que nous avons nommés.

« Il nous surpassait tous, dit l'un d'eux, par sa conception prodigieusement rapide et par ses horizons grandioses. » Sa personne, du reste, respirait le sentiment de sa supériorité morale; mais sa parole était d'une modestie presque naïve.

§ 3. *Volonté.*

Ajoutez à tant de vertus une volonté de fer, qui savait plier le corps à toutes les exigences du labeur le plus opiniâtre, et qui, jusqu'à sa mort, lui permit de consacrer au travail de cabinet les « *heures d'or* » du matin ; et vous aurez encore une bien faible idée de cette nature vigoureuse.

Il choisissait son but par l'enthousiasme et y marchait par le caractère, selon sa devise hardie : « *Plus ultra!* » La résultante de toutes ces forces spirituelles, c'était une vie exubérante d'amour pour tout ce qui était grandiose, harmonieux, immaculé comme le Ciel étoilé, c'était Christ, c'était Dieu en l'homme!

CHAPITRE III.

PRODUITS THÉOLOGIQUES ET RELIGIEUX.

§ 1. *Étude de la Bible et vieille orthodoxie.* — § 2. *Société philologique et thèse de droit.* — § 3. *Vocation et plan d'études théologiques.* — § 4. *Voyages ; études de langues et de mœurs et plan d'un synthèse de la philologie, de l'histoire et de la philosophie.* — § 5. *Évolution théologique durant la période allemande* (1791-1816).

Cette vie divine, au contact des milieux successifs que nous avons décrits, produisit des effets infiniment variés dans les domaines de l'archéologie et des beaux-

arts, de l'histoire et de la politique, de la théologie et de l'Église. Toutes les œuvres de Bunsen sont marquées d'un cachet chrétien et philosophique ; mais nous n'étudierons en détail que celles qui ont un objet essentiellement théologique et religieux.

§ 1. *Bible et orthodoxie.*

Nous avons vu Bunsen initié dès sa tendre enfance par sa mère et sa sœur à la connaissance de la Bible et de Christ. Cette sainte habitude porta des fruits précoces. A l'âge de quatorze ans (1805), il lisait l'Évangile en grec et la Genèse en hébreu ; deux ans plus tard, il interprétait l'Évangile en syriaque, dans la Peschito, sous la direction d'un disciple de Michaelis et il arrivait bientôt à écrire et à parler grec couramment.

(1808). A Marbourg, il explorait déjà le labyrinthe de l'Exégèse de l'Ancien Testament à la lueur plus ou moins douteuse des commentaires d'Arnoldi et de Hartmann.

Il était donc passionné pour les voyages de découvertes dans le monde de la Bible. Mais bientôt, sans doute, il fut arrêté par deux dogmes : celui de l'inspiration plénière des Écritures et celui de l'infaillibilité absolue des Confessions de foi traditionnelles. Ces dogmes régnaient alors en despotes dans la plupart des Facultés de théologie, où ils entravaient tout progrès de la science biblique. « Je me figurais, nous dit Bunsen, que la Bible et les dogmes avaient été expliqués autant qu'il était humainement possible : Là était ma grande erreur ! »

§ 2. *Philologie et jurisprudence.*

(1809). Aussi le voyons-nous dès Gœttingen déployer son activité sur un autre domaine. Il se fait initier par Heyne aux beautés des langues et littératures gréco-romaines ; par Hugo aux modèles de sagesse des législations antiques ; par les cours de Heeren et les livres de Herder aux problèmes de la philosophie de l'histoire universelle ; par d'autres enfin aux mystères du moyen âge allemand. Il fonde avec Brandis, Lachmann et Lücke (1811), une *Société philologique* pour la publication de leurs premières œuvres. Il soutient une thèse de droit *De jure atheniensium hœreditario* (1812), qui lui valut ses premiers lauriers académiques à Gœttingen et à Iéna et qui faillit l'entraîner dans la carrière de jurisconsulte.

§ 3. *Vocation et plan théologique.*

Heureusement, bientôt après, il revint à sa première vocation : la théologie. « De très-bonne heure, écrit-il à sa sœur Christiane, je me suis proposé la *connaissance de Dieu en l'homme et en tout ce que Dieu a opéré et opère encore par l'homme*, surtout dans les domaines du langage et de la religion. Dès Noël 1812, je me traçai un plan général d'études théologiques. Il s'agissait d'observer les phénomènes du langage et de la religion qu'offre l'antiquité polythéiste, dans les trois grandes périodes de l'histoire universelle 1° en *Orient*, où cette double série est le plus antique et le plus remarquable, 2° dans le *monde gréco-romain*, 3° dans les *races germaniques* qui ont détruit l'empire

romain. » Cette simple esquisse d'une *philosophie de l'histoire* ne fait-elle pas ressouvenir de l'influence de Herder, de Jacobi et de Gœthe? Ne fait-elle pas pressentir quelque chef-d'œuvre inconnu ? Dès lors, tout en prenant part de toutes les forces de son cœur et de son âme au mouvement d'indépendance nationale et de liberté constitutionnelle qui entraînait l'Allemagne (1813-1815), Bunsen sentit de plus en plus qu'il avait mission, non pas d'agir dans la réalité éphémère, mais de poursuivre sans relâche cet idéal éternel !

§ 4. *Voyages et plan de synthèse.*

(1813-1816). C'est dans ce but qu'il entreprit cette tournée d'études de mœurs et de langues en Europe, faite en compagnie d'Astor et de Brandis.

Dans les provinces rhénanes et dans les provinces unies des Pays-Bas, il fit deux expériences qui furent confirmées par toute sa vie: 1° la puissance irrésistible de l'union de tous les cœurs, pour la conquête de l'indépendance dans une nation petite ou grande; 2° l'immense influence de la lecture de la Bible en famille pour développer dans l'individu une foi énergique, dans la communauté une vie féconde, dans l'état une réelle autonomie.

A Copenhagen, il étudia sous Finn Magnussen la langue et la mythologie des Eddas scandinaves.

A Berlin Hegel et Schleiermacher durent lui ouvrir de sublimes perspectives sur l'avenir du christianisme et de l'humanité ; mais ce fut Niebuhr dont le génie critique et créateur le fascina irrésistiblement et dont le contact fut décisif pour toute sa carrière.

(1815). C'est à lui qu'il soumit son *plan d'une synthèse de la philologie, de l'histoire et de la philosophie* dont nous avons vu plus haut le germe dans une lettre à Christiane, et dont nous verrons plus tard l'épanouissement dans un livre grandiose.

Enfin, à Paris, il poursuivit la réalisation de son idéal par l'étude de l'arabe et du persan sous Sylvestre de Sacy et il dut prendre une part très-vive au réveil religieux et libéral inauguré par Mme de Stael et Chateaubriand. C'est là qu'il rencontra pour la première fois Alexandre de Humboldt, allant étudier le *Kosmos* physique aux Indes occidentales. Bunsen, de son côté, voulait étudier le *kosmos* historique aux Indes orientales. Il en prit le chemin et se rendit en Italie, où il avait donné rendez-vous à Astor.

§ 5. *Évolution théologique.*

Arrêtons-nous un instant sur le seuil des Alpes, et de là jetons un coup d'œil sur la route sinueuse qu'a tracée la pensée de Bunsen durant cette période allemande (1791-1816). Lancé dès 1805 à la recherche de quelque vérité nouvelle dans la Bible, il était venu se heurter en 1808, contre la « Muraille de Chine, » que la vieille orthodoxie élevait autour de « l'Arche sainte. » Alors, en 1809, il s'était détourné vers l'antiquité païenne et le moyen âge catholique, cet autre paganisme ! et il avait failli se laisser entraîner pour toute la vie dans la carrière de la jurisprudence.

Mais, dès Noël 1812, ses aspirations vers un idéal sublime, l'avaient ramené à la *connaissance de Dieu dans l'histoire des langues et des religions de l'huma-*

nité. Pourtant il était encore sous le joug de cette illusion déplorable qu'il n'y a plus rien de nouveau à apprendre dans la Bible et qu'on peut comprendre le polythéisme en soi, sans le monothéisme de Jésus-Christ! Combien de Français, et des plus intelligents, en sont encore là, qui prétendent enchaîner dans leur âme deux éléments répulsifs : une dogmatique close une fois pour toutes et inaccessible à la raison avec une science toujours ouverte aux progrès de l'esprit humain!

SECTION II.

PÉRIODE ROMAINE.

1816-1838.

CHAPITRE I.

FACTEURS EXTERNES ET INTERNES.

§ 1. *La famille et l'influence anglaise : vertus domestiques.* — § 2. *L'antiquité et l'influence de l'Europe savante : talents d'esthétique et d'organisation.* — § 3. *La légation et l'influence de la cour de Rome et de la chapelle de Prusse : qualités diplomatiques et religieuses.* — § 4. *L'individu et son caractère général pendant la période romaine* (1816-1838).

C'est dans ces dispositions qu'il rejoignit Astor à Florence. (1816). De là ils devaient partir pour aller à la découverte des origines de l'humanité dans son berceau : l'Asie centrale. Mais le père d'Astor l'ayant subitement rappelé à New-York, Bunsen, faute de ressources, dut renoncer à « sa conquête des Indes orientales » et se trouva tout à coup dans un état assez précaire : éloigné de son pays et privé de toute position. (1817). Mais dès le printemps de l'année suivante il retrouva sa bonne étoile : Niebuhr et son fidèle Pollux : Brandis à Rome, où ils dirigeaient la légation de Prusse.

§ 1. *La famille et l'influence anglaise.*

(1817). C'est à Florence et à Rome que la Providence du Père céleste lui fit rencontrer celle qui devait devenir

sa compagne chrétienne pendant près d'un demi-siècle : Miss Franziska Waddington, d'une famille distinguée par sa piété intelligente en Angleterre comme en France. Bunsen n'eut pas de peine à plaire. Il était alors dans toute la fleur de la jeunesse, d'une taille svelte et élancée, d'un port noble, la tête haute et encadrée de cheveux blonds, l'œil bleu et profond d'un Schelling, le front large et harmonieux d'un Gœthe, la bouche d'un Chrysostome. Le type de la figure était celui des Napoléon, si bien qu'en traversant le midi de la France il fut pris et arrêté par les gendarmes de la Restauration pour un membre de cette famille; mais le caractère de la physionomie était infiniment plus sympathique et séduisant. C'était la beauté germaine transfigurée par la grâce hellénique et la majesté romaine. Son génie de poëte et de philosophe religieux s'épanouissait dans une conversation exubérante de grâce et de sagesse. Enfin, son cœur chrétien débordait d'amour pour tout ce qui était bon, juste et saint et de pitié pour toutes les misères de l'humanité.

Mais, avec tant de qualités, il était sans fortune et sans place. Niebuhr fit prévoir aux parents de la jeune femme que le talent du jeune homme représentait un capital d'une grande valeur pour l'avenir et réussit par cette prédiction si juste à le faire agréer.

(1er juillet 1817). Déjà dans la même année, il obtenait la main de sa fiancée et formait avec elle cette « Intimité de deux vies, indissoluble par la mauvaise comme par la bonne fortune », selon l'expression de Tacite, sur la fidélité conjugale des Germains opposée à la licence romaine.

Ce mariage fut fécond. Bunsen en eut treize en-

fants dont dix vivaient à sa mort : cinq filles et cinq fils tous honorablement établis. Il y développa ces vertus domestiques qui firent de lui un modèle de père de famille. Écoutez le témoignage de THOLUCK dans sa dédicace du *Commentaire de l'épître aux Hébreux*, offerte à BUNSEN : (1836) « Magnificences de l'art, magnificenses de la nature, tout nous inondait de bonheur! Mais combien toutes ces jouissances eussent été pâles, si elles n'eussent pas été transfigurées par l'auréole de cette famille qui unissait la terre aux cieux! »

Mais tout cela n'est rien auprès de l'influence profonde que sa compagne eut sur sa vie religieuse. Écoutez ce qu'il en dit dans une lettre à sa sœur Christiane, sa seconde mère, (18 novembre 1817), qu'il eut bientôt le bonheur de posséder à Rome pour quelques années. « Le développement de l'humanité est double : dans le paganisme par la raison, dans le christianisme par la révélation. Or je m'étais longtemps figuré qu'on pouvait comprendre le paganisme en lui-même et que, pour cela, il suffirait d'une connaissance sommaire du christianisme. Les documents originaux et les dogmes de la Bible, me disais-je, sont depuis longtemps connus et expliqués, cela suffit.

« C'est là précisément qu'était mon erreur. Car qui peut connaître l'évangile s'il n'en a fait le centre de sa pensée et de son activité? Qui connaît la Bible, s'il n'en a fait pour ainsi dire sa grammaire et son dictionnaire et comme son confident le plus intime? Le premier devoir de tout homme qui s'intéresse aux choses d'en haut c'est de connaître Christ et la Bible et de faire progresser le règne de Dieu! Voilà plus de six mois que je roule chaque jour ces pensées dans

ma tête. Après Dieu, c'est ma compagne qui y a le plus contribué! Nous avons lu la Bible ensemble, comme elle avait coutume de le faire régulièrement avant son mariage. Sa connaissance de l'Écriture, sa foi sincère jointe à une raison lucide; enfin surtout, sa vie animée de l'esprit de Christ, m'ont rapproché de plus en plus de ce trésor des trésors. Aujourd'hui je vois clairement que, sans une étude approfondie de la Bible, du christianisme et de son histoire, je ne puis ni tirer aucun profit sérieux de mes investigations philologiques et archéologiques, ni désaltérer cette soif de contemplation religieuse qui me dévore depuis ma jeunesse! »

Encore un fruit de cette alliance bénie, ce fut l'introduction de Bunsen dans la société anglaise. A Rome elle se composait de l'élite de l'aristocratie politique et religieuse de la Grande-Bretagne: des Cathcart, des Clifford, des Hamilton etc., ces « Torys » de l'Église comme de l'État, d'où devait partir en 1833 le mouvement puséyste et ultramontain. Mais, à cette époque, ils ne se distinguaient encore que par une servilité littérale envers les liturgies et dogmes de l'ancienne Église catholique, conservés dans le Prayer-book, et par une indifférence extrême pour les dogmes calvinistes des trente-neuf articles. Alors, il fit aussi la connaissance de Thomas Arnold (1827), le recteur pieux et intelligent de Rugby, qui, par son initiative hardie et courageuse, devait frayer la voie au progrès libéral de « Broad-Church » à égale distance de la réaction papiste de « High-Church » et de la réaction calviniste de « Low-Church, » et qui, par des relations de plus en plus intimes, devait convertir entièrement Bunsen.

Mais alors (1818), ce fut le *Book of common Prayer* qui détermina la direction de ses études religieuses. Il voulut remonter aux sources premières des liturgies anglo-catholiques et se mit à leur recherche au milieu des ruines de la Rome chrétienne des premiers siècles.

§ 2. *L'antiquité et l'influence de l'Europe savante.*

Dans ce domaine de l'archéologie et des beaux-arts en Italie, ce fut NIEBUHR qui fut son initiateur à Rome, comme il l'avait été à Berlin pour la critique et la philosophie de l'histoire. Ce génie chrétien exerça une influence profonde sur son jeune ami et l'exhorta à appliquer à la Rome catholique la méthode scientifique qui lui avait réussi pour restaurer la Rome païenne. « Il faut, lui disait-il, il faut plus d'examen, plus de critique encore pour ressusciter la foi du Christ. A chaque génération nouvelle, la Providence fournit les moyens de découvrir des vérités nouvelles, de résoudre de nouveaux problèmes! » Le disciple n'oublia pas cette belle leçon du maître vénéré, qui était la prédiction de la renaissance des études religieuses en Europe et il s'en souvint jusqu'au dernier jour de sa vie.

(1818). Pour le moment, ce furent les ruines romaines, étrusques, égyptiennes qui attirèrent le plus vivement son attention. Il y était entraîné par le courant des savants illustres de toute l'Europe, qui affluaient dans la grande nécropole des âges passés. C'étaient ALEXANDRE DE HUMBOLDT, GERHARD, JAHN et PLATNER pour l'Allemagne, AMPÈRE et DE LUYNES pour la France, GELL et HAMILTON pour l'Angleterre. Il devint bientôt le centre de cette pléiade, dont l'éclat illu-

minait le ciel du monde antique. Le génie méconnu de Champollion, qui lui apprit à déchiffrer les hiéroglyphes sur les obélisques de Rome, trouva en lui un admirateur enthousiaste, et le talent naissant de Lepsius, un puissant initiateur, qui contribua pour beaucoup à la création de l'égyptologie. Enfin les Cornelius, les Overbeck, les Kestner etc. trouvèrent en lui un Mécène généreux. Tous, un ami enthousiaste de l'art et de la science. Cette illustre compagnie lui fournit l'occasion de déployer ses talents d'association et d'épancher ses sympathies cosmopolites. Aussi Ampère a dit excellemment :

« Bunsen fut à Rome le représentant de la science germanique auprès de l'antiquité latine ! »

§ 3. *La légation et l'influence de la cour de Rome et de la chapelle de Prusse.*

En effet, Bunsen entendait son mandat de légation prussienne à Rome dans le sens le plus étendu. Ici encore nous retrouvons son bon génie : le fidèle Niebuhr. (1818). Dès la deuxième année de son mariage, Bunsen remplaça Brandis comme attaché de légation. (1822). Dans un voyage à Rome, Frédéric-Guillaume III avait remarqué son érudition liturgique et son talent diplomatique, son courage modeste à exposer sur quelques points des vues divergentes de celles du roi, et surtout sa vive sympathie pour le projet royal d'union des luthériens et des réformés en Prusse. (1823). Aussi, au départ de Niebuhr, il nomma Bunsen chargé d'affaires.

(1827). Dans un voyage à Berlin, Bunsen s'entretint longuement avec le roi de ses questions favo-

rites, *union* et *liturgie*, fit la connaissance d'Ancillon et de Radowitz, deux amis des réformes libérales, et surtout noua avec le prince royal (plus tard Frédéric-Guillaume IV) des relations qui furent resserrées par le séjour de ce dernier à Rome en 1828. Leurs aspirations communes vers l'union dans la patrie et dans l'Église formèrent bientôt entre ces deux nobles âmes une sympathie qui ne fut altérée ni par les dissentiments religieux ni par les mauvais jours de la politique. Cette même année, Bunsen s'installa comme ministre-résident de Prusse au Palazzo-Caffarelli, situé dans une position superbe sur le Capitole.

(1834). Sept ans après il atteignait le grade suprême de la diplomatie prussienne: celui d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire.

Bunsen n'avait pas trop de ces marques de haute confiance de la part de son gouvernement, pour défendre avec énergie les droits religieux et politiques de la Prusse contre les empiétements de la cour de Rome. La réaction cléricale qui suivit la chute de Napoléon y sévissait alors avec toute la violence de la *Terreur blanche*. Sous le pontificat de Léon XII (1823), le cardinal Bernetti avait inauguré le règne des Jésuites et ouvert une ère nouvelle d'inquisition et de persécution contre les hérétiques. Le dix-neuvième Jubilé œcuménique (1825) avait été une violente excommunication contre toutes les idées libérales du siècle, et Pie VIII, dans son Encyclique de joyeux avénement (1829), avait jeté l'anathème à toutes les vérités, libertés et sociétés de la Bible! Enfin Grégoire XVI (1831) avait soulevé par sa tyrannie tous ceux de ses sujets qui avaient conservé le sentiment de leur dignité de Romains, et à l'aide des

baïonnettes autrichiennes avait fini par étouffer l'insurrection des patriotes italiens.

Bunsen vit tout cela, et il eut mainte occasion de déployer ses talents diplomatiques pour lutter contre les intrigues du *Gesù* et contre la force d'inertie du *non possumus*. Mais aussi avec Chateaubriand et Saint-Aulaire, ambassadeurs de France à Rome, il put constater les premiers spasmes de la crise du pouvoir temporel. Et pourtant son esprit curieux et tolérant sut encore profiter du *Collegio della propaganda* pour ses études orientales, et du *Collegium Preuckianum* pour y soutenir de jeunes Prussiens catholiques. Son cœur large et conciliant sut trouver des sympathies dans la « Chapelle sixtine, » auprès des successeurs de Palestrina, et jusque dans le « Sacré-Collége, » auprès du cardinal Capaccini, qui, jusqu'à sa mort à Londres, resta intime avec Bunsen. Ces dernières relations firent naître contre lui en Allemagne le soupçon de tendances ultramontaines. Mais nous ne voulons d'autres preuves de son dévouement fidèle au libre Évangile que l'antipathie tracassière dont il fut toujours l'objet de la part de la « curie romaine » et les faits suivants.

(1817). La première année de son arrivée à Rome, au Jubilé de la Réformation et dans l'hôtel de Niebuhr, Bunsen avait fait l'office de chapelain de légation sans chapelle.

(1823). Plus tard, dans la « Chapelle évangélique, » que Niebuhr avait fait fonder, Bunsen appela Richard Rothe, qui devait devenir son frère d'armes spirituelles et la gloire de l'*union protestante libérale* en Allemagne.

(1828). Il eut encore la bonne fortune d'y posséder Tholuck, dont nous avons vu plus haut l'enthousiasme pour la famille de son ami.

§ 4. *L'individu et son caractère général.*

(1838). Le témoignage de THOLUCK est confirmé par celui qu'ARNOLD rend à son caractère personnel dans une lettre écrite à l'un de ses amis vers la fin de la période romaine. « Si je vous disais mon sentiment sur la va- « leur de BUNSEN, je vous semblerais exagéré. Mais si « vous pouviez vous-même le voir et l'entendre, ne fût- « ce qu'une demi-heure, vous me comprendriez. Chez « personne je n'ai trouvé les grâces et les dons de Dieu « réunis comme en lui. J'ai connu des hommes aussi « pieux, ou aussi aimables ou aussi intelligents que lui; « mais je n'en ai vu aucun qui réunît ces trois qualités « dans une proportion aussi extraordinaire et qui joi- « gnît à cela une science aussi riche et profonde de « l'antiquité que des temps modernes, du monde tem- « porel que du monde spirituel ! »

CHAPITRE II.

PRODUITS THÉOLOGIQUES ET RELIGIEUX.

§ 1. *Œuvres bibliques : Critique des évangiles et des prophètes.* — § 2. *Œuvres liturgiques, hymnologiques, archéologiques : Liturgie capitoline, Recueil de chants et de prières, Description de Rome.* — § 3. *Œuvres pratiques : Chapelle capitoline, Casa Tarpea, Memorandum del Maggio.* — § 4. *Évolution théologique durant la période romaine (1816-1838).*

§ 1. *Œuvres bibliques.*

Nous avons vu qu'après FRANZISKA WADDINGTON, ce fut NIEBUHR qui ramena le plus instamment BUNSEN à l'étude de la Bible. Dès le début de son mariage (1817)

il résolut de consacrer au moins un ou deux mois par année à l'examen des documents originaux. Puis il conçut le projet d'une « Vie de Jésus » et d'une « Vie de Paul » (1823), et dans ce but il commença une critique complète et approfondie des quatre Évangiles, avec le quatrième pour guide apostolique; mais il ne put l'achever que douze ans après (1835). Puis il passa à l'Ancien Testament (1837), rédigea une traduction et restauration critique de JOEL et de JONAS, et entreprit celle des autres prophètes. Ainsi dès lors il amassait des matériaux considérables, et peut-être son génie fécond avait-il déjà conçu le plan d'une restauration monumentale de la Bible.

§ 2. *Œuvres liturgiques, hymnologiques, archéologiques.*

Après la Bible, le *Prayer-Book* était le livre dont sa femme se servait le plus volontiers. BUNSEN fut frappé des bénédictions que ce recueil de chants, prières et liturgies antiques répand sur la vie de famille de tous les Anglais pieux. D'autre part, à la Chapelle de la légation on avait besoin d'une liturgie qui satisfît les besoins religieux des protestants de toute confession affluant à Rome des cinq parties du monde. Ce fut le voyage à Rome de Frédéric-Guillaume III (1822) qui donna la première impulsion à ses recherches liturgiques et hymnologiques, où il fut bientôt secondé par ROTHE.

Cependant il avait réussi à obtenir le concours des chœurs de la Chapelle Sixtine pour des soirées de musique sacrée à la légation, et il avait publié une édition moderne de PALESTRINA (1826), ce maëstro du genre, qu'il voulait populariser dans les églises d'Allemagne.

(1827). C'est dans son voyage à Berlin que Bunsen obtint du roi l'examen personnel et l'introduction publique de sa *Liturgie pour la chapelle de la légation de Prusse à Rome*, qui parut à Berlin (1828), avec préface de la main de Frédéric-Guillaume III. Les sources en étaient : 1° les liturgies de l'ancienne Église catholique d'Orient et d'Occident; 2° les liturgies de l'Église anglo-catholique. L'idée-mère de toute adoration en esprit et en vérité est double, d'après Bunsen : 1° le sacrifice du *moi*, offert par Christ à Golgotha, une fois pour toutes, en expiation pour les péchés de l'humanité et en garantie pour les oblations des fidèles de tous les siècles; 2° le sacrifice du *nous*, offert par la communauté ou corps de Christ dans l'église, chaque dimanche et fête, à l'imitation de la Cène de Christ et en actions de grâces pour les bienfaits de Dieu. Par cette distinction formelle, il évite à la fois la confusion des catholiques entre les deux sacrifices, et les divisions des protestants sur le sens de l'Eucharistie. Par cette définition du vrai culte, qui est le sacrifice de notre égoïsme individuel ou collectif, il indique la seule conciliation pratique entre toutes les confessions chrétiennes.

Malheureusement la couleur catholique de certains rites de cette Liturgie, et surtout la faveur de la famille royale firent soupçonner l'auteur de hiérarchisme et même de cryptopapisme, et privèrent son ouvrage de toute popularité en Allemagne. Et pourtant il n'avait jamais prétendu imposer sa Liturgie par décret royal à une Église quelconque. Il voulait simplement la propager par l'expérience qu'on en ferait à la chapelle du Capitole; comme le prouvent ses articles sur

les *Recueils de cantiques*, publiés à Berlin dans la *Revue de Hengstenberg* (*Evangelische Kirchenzeitung*) (1829-1830).

Ce fut le prélude de sa deuxième œuvre liturgique, dont la première édition parut à Hambourg, chez Perthes (1833), et dont la deuxième parut à l'agence du *Rauhe Haus* (1846), sous ce titre : *Recueil général de chants et prières évangéliques à l'usage des églises et des familles,* sans nom d'auteur.

LIVRE I : CHANTS.

La première partie contient soixante-deux psaumes choisis dans le *Recueil de la Synagogue*, traduits d'après l'original hébreu et répartis entre chaque matin et chaque soir des trente et un jours du mois; avec cinq hymnes de l'Église primitive et un modèle de mélodie antiphonique à deux chœurs et plusieurs voix.

La deuxième partie contient un grand nombre de cantiques de l'ancienne Église latine ou germanique, traduits en vers allemands, et répartis en trois périodes de l'année chrétienne, correspondant aux trois âges de la Révélation : 1° *Période de préparation*, de l'Avent à Noël, ou Age du Père ; 2° *Période du Christ*, de Noël à l'Ascension, ou Age du Fils ; 3° *Période de l'Église*, de Pentecôte à l'Avent, ou Age du Saint-Esprit. Les principaux noms d'auteur sont : Ambroise, Bernard de Clairvaux, Robert-le-Pieux, les Frères de Bohême, Luther, Gustave-Adolphe, Hans Sachs, Spener, Gerhard, Zinzendorf et Klopstock.

LIVRE II : PRIÈRES.

La première partie renferme des *Tables de lecture* du matin et du soir pour chaque jour de l'année, et

pour les dimanches et fêtes, épuisant toute la matière de l'Ancien et du Nouveau Testament, et réparties en trois périodes de l'année chrétienne, comme ci-dessus, selon l'usage de l'Église primitive.

La deuxième partie renferme des *Rits* pour les services divins du matin et du soir, des dimanches et fêtes, des sacrements et divers actes solennels de la vie du chrétien. Les sources sont dans les Liturgies de l'ancienne Église grecque ou latine, des Églises luthérienne, anglicane, autrichienne etc.

La troisième partie est consacrée aux méditations du chrétien, seul ou en famille, pour le matin et le soir, pour la préparation aux actes solennels du culte public et pour la consolation contre les croix du monde. Les noms d'auteur le plus frappants sont: Cyprien, Basile, Jérôme et Augustin, Thomas à Kempis et Jean Arndt, Jacob Böhme et Frédéric Stark, Fénelon et Hermann Franke etc.

L'idée-mère du recueil tout entier est la même que pour la *Liturgie capitoline:* « le sacrifice du *moi* égoïste « de l'individu à la communauté des frères et du *nous* « égoïste de la communauté à la grande famille hu- « maine. » L'esprit qui anime toutes ces pages est bien rendu par ce mot de Fénelon: « Jésus-Christ nous « apprend par son exemple à aimer la famille plus que « nous-même, la patrie plus que notre famille, l'huma- « nité plus encore que notre patrie! »

Les défauts sont ceux de presque toutes les Liturgies actuelles: 1° longueur fatigante des services; 2° complication des rits; 3° vétusté et désuétude de beaucoup de formes et de formules; 4° abus des prières pour objets matériels.

Les qualités remarquables sont : 1° une gradation solennelle dans les actes du service divin ; 2° une actualité saisissante, dans les lectures, prières et cantiques appropriés avec un à-propos merveilleux aux circonstances critiques de l'année ou de la vie du chrétien ; 3° la participation active de la communauté des fidèles à tous les actes du culte public ; exemple : salutations, prières et chants antiphoniques ou prières mentales.

Le succès de ce recueil le dédommagea amplement de l'insuccès de la *Liturgie capitoline;* il devint presque aussi populaire en Allemagne que le *Prayer-book* en Angleterre : combien d'âmes obscures ou illustres n'a-t-il pas consolées ou préservées dans la mauvaise et la bonne fortune, à tous les coins du globe où l'on parle allemand!

Mais ce premier succès fut modeste, car il avait gardé l'anonyme. L'œuvre qui donna au nom de Bunsen une célébrité européenne, ce fut sa *Description de la ville de Rome* (1830-1843), publiée chez Cotta, à Darmstadt, par les soins de l'*Institut archéologique* qu'il avait fondé avec les susdits savants (1828) pour centraliser les investigations de toute l'Italie. Il y collabora comme secrétaire général et y introduisit une masse d'indications précieuses sur le développement dogmatique et hiérarchique de l'ancienne Église de Rome et l'histoire de ses premiers évêques.

§ 3. *Œuvres pratiques.*

Passons enfin aux œuvres pratiques de Bunsen pendant la période romaine.

(1817). On a vu que la première année de son mariage il inaugura le culte évangélique à Rome. Les échos du Capitole retentirent pour la première fois de la voix d'un hérétique et presque d'un nouveau LUTHER. C'était pour le jubilé triséculaire de la Réforme. Il en prit occasion pour confesser solennellement *urbi et orbi* sa foi à la toute-puissance de la Bible et de la Bonne-Nouvelle de Christ pour le salut du monde. Cependant, à Berlin, FRÉDÉRIC GUILLAUME III saisissait la même occasion pour faire un appel à l'union des deux grandes confessions protestantes sur la base d'une liturgie et d'une constitution communes. Cet appel de Berlin fut entendu à Rome et trouva dans BUNSEN un ardent propagateur des idées de conciliation sur un terrain favorable, puisque les protestants de toutes les églises des deux mondes se trouvaient rapprochés à Rome par leur isolement au centre du catholicisme et par l'unité de culte à la chapelle de la légation prussienne. C'est dans cet esprit que fut conçue la *Liturgie capitoline* et que furent choisis les premiers prédicateurs appelés à Rome: ROTHE, THOLUCK, etc.

(1824). Ce fut dans le même esprit que BUNSEN fonda, sous le nom de *Casa Tarpea*, un hôpital pour les protestants de Rome dont la foi était auparavant exposée aux intrigues et peut-être aux vexations des moines et des nonnes dans les couvents, dits *de miséricorde*. Mais bien souvent il transforma son palais même en hospice. Combien d'étrangers furent accueillis et soignés par lui avec un dévouement poussé jusqu'à l'abnégation et relevé par la délicatesse! Combien de jeunes talents nécessiteux n'a-t-il pas secourus de sa bourse généreuse et dont le nom ne sera révélé que par Celui qui décou-

vre les actions les plus secrètes! Ainsi « rien d'humain ne lui fut étranger, » et au faîte du Capitole il se souvint de cette parole du Seigneur: « J'étais étranger et vous m'avez accueilli ; j'étais malade et vous m'avez visité! » Sa charité était sans bornes, comme sans distinction de nationalité ou de religion : c'est ainsi qu'il répandit une large part de ses bienfaits sur des Anglais, sur des Suisses et sur de jeunes catholiques étudiants au *Collegium Preuckianum.*

Mais ce fut dans ses rapports avec l'intolérance de la cour de Rome que la tolérance de BUNSEN fut mise à une rude épreuve. Mentionnons d'abord le *Memorandum del Maggio* (1832), pour la réforme des abus les plus criants de l'administration et de la justice pontificales. C'est au nom de la conférence européenne, réunie après l'insurrection des États romains; qu'il rédigea ce mémoire célèbre et qu'il eut le talent de le faire accepter à GRÉGOIRE XVI, mais en vain! Aussi l'appelait-il plus tard spirituellement, comme toutes les tentatives analogues : « Essais de blanchir un Nègre » (*Mohrenwœsche*).

Il ne fut pas plus heureux pour la fameuse question des mariages mixtes, dans les provinces catholiques de la Prusse (1830). D'abord il avait réussi à obtenir de Pie VIII un bref autorisant en principe, pour le mariage mixte, l'assistance passive du curé de la paroisse; et même de Spiegel, archevêque de Cologne, une convention pratique, accordant aux conjoints mixtes la bénédiction sacramentelle. (1834). Mais Droste-Vischering, successeur de Spiegel, insista sur l'interprétation littérale du bref, interdit toute bénédiction et souleva les ultramontains de la Prusse rhénane contre toute mesure de

conciliation. Bunsen se rendit lui-même à Berlin pour négocier avec Droste et Stolberg, mais en vain ! Tous les moyens de persuasion vinrent se briser contre la barrière inflexible du *Non possumus* (1837). Alors le roi fit enlever Droste de son siége épiscopal, malgré les clameurs des catholiques et même de certains protestants. Bunsen eut beau défendre l'État contre cette coalition hétéroclite, mais trop fréquente, de cléricaux et de prétendus libéraux ! Il eut le malheur de combattre l'absolutisme spirituel au nom de l'absolutisme temporel, et non pas exclusivement au nom de la liberté et de l'opinion publique. En pareil cas, c'est toujours le pouvoir civil qui finit par succomber. Bunsen eut beau obtenir du roi la dispense pour les soldats catholiques d'assister à la parade dans l'église protestante; on ne lui en sut aucun gré. Désormais il était voué à la haine mortelle des ultramontains. Revenu à Rome (18 avril 1838), il fut abreuvé d'avanies par le Sacré-Collége, et, son poste étant devenu intolérable, il obtint son rappel et partit en disant : « Allons nous chercher un autre Capitole ! »

§ 4. *Évolution théologique.*

Arrêtons-nous un instant au faîte du Capitole pour embrasser d'un coup d'œil l'évolution théologique de Bunsen pendant sa période romaine (1816-1838).

Dès 1817, ses yeux, fermés à Marbourg par le dogme de la théopneustie plénière, avaient été dessillés par une lecture intelligente de la Bible avec sa pieuse compagne. Aussitôt il s'était remis à creuser cette mine féconde en trésors. Et pourtant il était encore dans les

demi-ténèbres du traditionnel pour les dogmes, du merveilleux pour les légendes, et du magique pour les sacrements. Ainsi il admettait encore les symboles œcuméniques et réformés, la régénération baptismale et la consubstantiation eucharistique, comme l'indiquent sa *Liturgie capitoline*, son *Recueil de chants et prières* et une lettre rétrospective d'Arnold (1839).

Mais, dès lors, sous cette écorce du vieil homme se développaient les germes de l'homme nouveau, qui devaient la faire éclater tôt ou tard. D'abord la tendance scientifique excitée en lui par le génie de Niebuhr, et qui en 1835 aboutissait à une critique sérieuse des Évangiles. Puis, la tendance mystique, inspirée par l'Esprit saint du Crucifié de Golgotha, qui relevait dans le culte l'idée-mère du sacrifice de l'égoïsme et qui s'efforçait dans l'Église de concilier les différentes confessions chrétiennes sur le terrain de l'adoration en esprit et vie et de la charité universelle. Enfin la tendance laïciste, provoquée par la réaction contre l'absolutisme hiérarchique de l'Église de Rome et par l'exemple de l'Église des apôtres, tendance qui relevait dans le gouvernement le principe de l'autonomie souveraine de la communauté religieuse, comme l'indique une lettre à sa sœur Christiane, du 14 février 1823.

Le témoignage explicite de cette évolution dogmatique se trouve dans un article de Richard Rothe, qui fut vraiment son frère spirituel (*Allgemeine Kirchenzeitung*, 1862). « Dans ces jours splendides de la jeunesse, pleins d'amour pour l'Évangile révélé, pleins d'enthousiasme pour ces nouveaux rivages d'un monde surnaturel que nous apercevions, après de longues aspirations, nous ne pouvions nous rassasier de mystères,

d'énigmes et de miracles! Nous nous imaginions qu'il fallait restaurer l'ancienne dogmatique pour ressusciter l'ancienne foi évangélique. D'abord nous y allâmes en toute sincérité, mais bientôt, par le progrès de nos études bibliques, nous découvrîmes des faits qui mirent au grand jour l'illusion de notre naïve présupposition. Alors, si nous eussions voulu la maintenir quand même, comme tant d'autres, c'en eût été fait de notre sincérité et de notre conscience! » Quel aveu honorable pour Bunsen, Rothe et tous ceux qui ont eu le courage de mettre leur parole d'accord avec leur pensée, et quel aveu déshonorant pour tous ceux qui trahissent en public leurs secrètes convictions par prudence ou par ambition! Il est confirmé par cette appréciation très-juste de Gelzer: « Bunsen fut toujours trop idéal et libéral pour les rétrogrades étroits, et trop positif en matière de foi et de mœurs pour les progressistes vulgaires! »

SECTION III.

PÉRIODE ANGLAISE

1838-1854.

CHAPITRE I.

FACTEURS EXTERNES ET INTERNES.

§ 1. *La famille et les influences religieuses.* — § 2. *L'ambassade et les influences politiques.* — § 3. *L'individu et son caractère général pendant la période anglaise* (1838-1854).

§ 1. *La famille et les influences politiques.*

(Avril 1838). Nous avons laissé BUNSEN quittant Rome et se cherchant un nouveau Capitole. Il passa d'abord quelques mois à Munich, l'Athènes de l'Allemagne du Sud. C'est là qu'il reçut le contact fécond de SCHELLING, ce Platon de notre siècle, qui, dans son *Weltalter*, lui communiqua ses conceptions grandioses sur l'idéal de l'Église et de l'État, sur le christianisme comme centre de l'histoire, et sur le développement originel et final de l'humanité. Par SCHUBERT il eut des nouvelles très-récentes sur cet Orient mystérieux qui l'avait si longtemps attiré. Dès lors aussi il dut être en correspondance plus fréquente avec LÜCKE, l'interprète inspiré de l'évangile de Jean ; JULIUS MÜLLER, l'anatomiste sagace de l'âme pécheresse ; NITZSCH, le savant disciple de SCHLEIERMACHER, et surtout avec NEANDER, qui attirait alors à Berlin, par sa science

profondément pieuse et indépendante, toute la jeunesse chrétienne d'Allemagne et d'Europe !

Mais, pour le moment, bien des avertissements officieux détournèrent Bunsen de Berlin, où l'attendait peut-être une disgrâce. Alors il se tourna vers la patrie de sa femme, où l'appelaient depuis de longues années tant de vives et même tant de hautes amitiés.

(Août 1838 à novembre 1839). Ce premier séjour en Angleterre dura plus d'une année et se passa dans le pays de Galles, sur une belle propriété de son beau-père M. Waddington, au milieu du calme profond de la vie de famille. Cette paix de la retraite, fortifiante après les agitations énervantes de la carrière politique, justifiait bien sa nouvelle devise : *In spe et silentio erit fortitudo vestra* (Ésaïe XXX, 15). Elle ne fut interrompue que par l'ovation spontanée des étudiants de l'université d'Oxford, qui, Wordsworth en tête, lui conférèrent le grade de *Doctor juris civilis* avec des acclamations enthousiastes. Elle fut aussi fécondée par des relations intimes avec Thomas Arnold, déjà connu à Rome, qui, après avoir été mêlé pendant sa vie aux luttes ecclésiastiques les plus vives, eut le singulier honneur, après sa mort (1842), d'être canonisé par tous les partis religieux.

(Depuis 1841). Plus tard, à Londres, il entretint un commerce religieux et indépendant avec Julius Hare, archidiacre de l'Église anglicane et traducteur intelligent de Niebuhr ; Philippe Pusey, membre influent de la Chambre des communes, très-différent de son célèbre frère, et grand amateur de Platon ; Carlyle et Kingsley, ces deux figures originales de la littérature religieuse en Angleterre, et sans doute aussi avec Bow-

RING, DICKENS, STANLEY etc. A cette époque, dans toute la Grande-Bretagne comme dans les Pays-Bas (en 1817), il fut frappé de l'efficacité prodigieuse de la lecture de la Bible en famille, sur le développement de l'initiative dans l'individu et du *self-government* dans la communauté et dans l'État.

Mais ceux qui exercèrent l'influence la plus vive sur son âme généreuse, pendant toute sa période anglaise, soit par des relations intimes à Londres, soit par une correspondance active ou des voyages en Suisse et en Allemagne, ce furent les apôtres inspirés de la Mission intérieure et extérieure, qui de près ou de loin s'efforçaient de réaliser ce vœu sacré du Maître : « Notre Père qui es aux cieux, que Ton règne vienne ! » C'étaient les ÉLISABETH FRY, les FLORENCE NIGHTINGALE, les FOWELL BUXTON et les SAMUEL GURNEY en Angleterre ; c'étaient les DE STAEL à Coppet et les MERYAN à Bâle, les FALK à Düsselthal et les FLIEDNER à Kayserswerth, et surtout les GOSSNER à Berlin, les SIEVEKING et les WICHERN à Hambourg.

§ 2. *L'ambassade et les influences politiques.*

Pourtant il ne devait pas encore se livrer tout entier aux entraînements de son cœur chrétien ; il fallait encore servir son pays dans la politique, si souvent étrangère au christianisme.

(Novembre 1839). Un an et demi après son rappel de Rome, il fut envoyé par le roi à la légation de Prusse à Berne, où les loisirs de la politique helvétique lui permirent de reprendre ses études de liturgie. Mais là surtout il contempla les deux spectacles enchan-

teurs qui font de la Suisse la plus belle patrie du monde : la révélation de l'harmonie dans la nature par la majesté des Alpes, et la révélation plus sublime encore de l'harmonie dans l'humanité par la liberté des cantons confédérés, selon leur devise antique : « Un pour tous, tous pour un ! »

(Printemps 1841). Au bout d'un an et demi, Bunsen fut appelé à Berlin par Frédéric-Guillaume IV, son royal ami depuis 1821, monté sur le trône de Prusse en 1840. C'était pour négocier avec Gladstone, représentant de la Grande-Bretagne, la fondation d'un évêché mixte à Jérusalem, pour y soutenir les intérêts du christianisme réformé dans l'Orient décrépit. Grâce à la faveur spontanée de la reine Victoria et du prince Albert, qui furent soutenus par l'esprit conciliant du Low-Church, Bunsen réussit autant qu'il était possible avec l'intolérance exclusiviste du High-Church. Bientôt après, la sympathie des deux souverains pour l'heureux négociateur de cette question favorite lui valut le poste de confiance d'ambassadeur de Prusse en Angleterre.

C'est alors, à Londres, à Carlton-Terrace, que Bunsen trouva son nouveau Capitole : sa célébrité, déjà répandue dans les deux mondes, attirait autour de lui l'élite de toutes les classes et de tous les partis, de tous les arts et de toutes les sciences. D'abord ses premières relations de Rome le rapprochèrent des *Torys*, qui restèrent au ministère conservateur de 1841 à 1846 avec Robert Peel, Stanley et Wellington. Peu à peu ses rapports avec Arnold et Pusey le ramenèrent vers les *Whigs*, qui formaient l'opposition progressiste avec John Russel, Gladstone, et même l'intéressèrent à

l'*Anti-corn-law-ligue* de Richard Cobden, Bright etc. Il dut aussi se plaire aux entretiens sur l'histoire de la civilisation avec M. Guizot, ambassadeur de France, et sur l'abolition de l'esclavage avec les Bancroft, Everett et Lawrence, ambassadeurs des États-Unis d'Amérique.

Au milieu de tant d'illustrations étrangères, Bunsen n'oubliait pas qu'il était le représentant de la nation allemande et il joua le rôle de médiateur entre le génie germanique et le génie britannique, qu'il considérait comme les deux grands moteurs du progrès de l'humanité (1842). Lors d'un voyage de Frédéric-Guillaume IV à Londres, il lui avait déjà fait les honneurs de la capitale du *Self-government*. Dans deux voyages de Bunsen à Berlin (1844 et 1845), où il fut nommé conseiller intime de régence, il s'efforça encore de resserrer les liens entre les deux gouvernements, en vue de doter sa patrie d'institutions vraiment libérales.

(1847). Ce fut donc avec une naïve gratitude qu'il accepta les garanties constitutionnelles octroyées par le roi (1848). Aussi quel sincère enthousiasme il montra pour le mouvement de l'Allemagne entière vers l'unité par la liberté! Il s'efforça d'y rendre favorable le cabinet de Saint-James, trop occupé de diviser les nations de l'Europe, pour y assurer sa prépondérance; mais en vain! Cependant Bunsen était élu député à l'Assemblée nationale de Francfort par le Schleswig-Holstein, dont il avait toujours plaidé la cause avec vivacité. Ne pouvant quitter son poste à Londres, il adressa au Parlement une lettre sympathique où, selon la nature de son génie, il exposait tout un plan de constitution : il ne voulait plus une « Confédération d'États » plus ou moins

discordante, mais un «État confédéré» librement, étroitement uni sous la direction de la Prusse pour les affaires d'intérêt général. Il se rencontrait, sans s'être entendu, avec le projet de Radovitz, qui lui était sympathique depuis longtemps (mars 1849). En effet, le gouvernement provisoire conféra librement l'empire d'Allemagne au roi de Prusse, qui refusa cette fois, sous l'influence de l'Autriche, de faire l'unité de l'Allemagne par la paix et la liberté! Bunsen accueillit à Londres Radovitz disgrâcié, comme il avait accueilli, quelques mois avant la révolution, le prince royal (Guillaume Ier) éloigné de Berlin, et ils portèrent ensemble le deuil de leurs espérances conçues pour le bonheur de la grande patrie germanique.

(1852). Encore un profond chagrin pour lui, ce fut d'être obligé, par obéissance pour le roi, de signer le Protocole de Londres qui livrait au Danemark son cher Schleswig-Holstein!

(1854). Ensuite il s'efforça d'entraîner la Prusse dans l'alliance anglo-française contre la Russie, qui était à ses yeux le fléau de la barbarie suspendu sur l'Europe civilisée; mais en vain! Alors, découragé d'avoir vu tant de fois déçues ses aspirations conciliantes et libérales; désespéré surtout de n'avoir pu obtenir pour sa patrie les bienfaits de la liberté religieuse et politique dont il voyait jouir l'Angleterre; enfin ayant faim et soif de paix et d'indépendance pour méditer sur l'avenir de la Bible et de l'humanité (17 juin 1854), il obtint son rappel de Londres et quitta la carrière diplomatique en s'écriant avec joie :

Le fil est rompu : l'oiseau est libre !

§ 3. *L'individu et son caractère général.*

Durant cette ambassade de treize années en Angleterre, sous l'influence des facteurs religieux et politiques que nous venons de voir, la personnalité de Bunsen prit un caractère beaucoup plus énergique qu'en Italie. A Rome, son génie recevait encore plus qu'il ne donnait. A Londres, il donna beaucoup plus qu'il ne reçut. Son coup d'œil téléologique embrassait de haut toutes les évolutions de l'histoire antique ou contemporaine. Ses instincts d'autonomie et d'association, tout ensemble, le maintenaient libéral et conciliant au-dessus de tous les tiraillements des partis religieux, politiques ou nationaux. Mais, surtout, son sentiment mystique l'unissait à tous ceux qui aiment le Seigneur Jésus d'un cœur pur, pour secourir tant de misères humaines! Voici du reste le plus bel hommage au caractère de Bunsen pendant cette période (1854). (*Preussische Jahrbücher*, 7e vol., p. 61.)

« Bunsen était bien au-dessus de ces vulgaires diplo-« mates qui ne sont que correspondants mercenaires de « leurs gouvernements; ne mènent qu'une vie d'aristo-« crates blasés et ne réussissent jamais mieux qu'il ne « fit dans des circonstances critiques. Ce que Bunsen « représentait à Londres, c'était justement les intérêts « et les aspirations dont les diplomates s'inquiètent fort « peu en général, qui sont pourtant d'un prix inesti-« mable pour les individus comme pour le peuple, et « qui, surtout pour l'Allemagne, sont les plus élevés « dont il puisse s'agir pour elle à l'étranger.

« Qui a mieux réussi à faire profiter les Allemands « malheureux de la charité anglaise et, en échange, à

« faire profiter les Anglais de la science et de l'initiative « allemandes! En quoi, BUNSEN n'aurait jamais eu tant « de succès, sans sa foi hardie en l'Éternel, sans son « expérience infatigable dans le temps; enfin, sans cette « sympathie vraiment chrétienne et vraiment divine, « par laquelle il embrassait l'humanité tout entière! »

CHAPITRE II.

PRODUITS THÉOLOGIQUES ET RELIGIEUX.

§ 1. *Œuvres pratiques ; Évêché de Jérusalem ; Élisabeth Fry ; Dalston-Hospital.* — § 2. *Œuvres liturgiques-ecclésiastiques ; Liturgie de la Passion ; Basiliques de Rome chrétienne ; Constitution de l'Église de l'avenir.* — § 3. *Œuvres historiques critiques ; l'Égypte dans l'histoire du monde ; Ignace et son temps ; Harmonie des Évangiles et Vie de Jésus ; Hippolyte et son temps ; Christianisme et humanité.* — § 4. *Évolution théologique durant la période anglaise* (1838-1854).

§ 1. *Œuvres pratiques.*

(1841). On a déjà vu que BUNSEN avait fondé avec GLADSTONE l'évêché évangélique de Jérusalem. La pensée-mère de Frédéric-Guillaume IV, c'était d'unir sur cette Terre-Sainte l'Église épiscopale d'Angleterre avec l'Église évangélique de Prusse pour réveiller de sa torpeur l'Église orthodoxe d'Orient. (1841). C'était aussi de concilier sur le terrain de la vie active et de la charité les quatre grandes Confessions chrétiennes non catholiques! Bel et grand idéal, conçu par un vrai « roi très-chrétien » et réalisé par un vrai « ministre du Saint-Évangile. » Ce projet trouva des alliés dans le prince ALBERT, l'archevêque de Cantor-

béry, l'évêque de Londres et le futur lord SHAFTESBURY représentant des «Évangéliques.» Mais il rencontra des adversaires logiques aux deux extrêmes opposés: en Angleterre chez les «Épiscopaux,» qui, avec PUSEY, voyaient dans une pareille alliance une rupture de la «succession continue du ministère des Apôtres par l'ordination surnaturelle des évêques,» en Allemagne, chez quelques «Presbytériens,» qui, comme HUNDESHAGEN et SCHNECKENBURGER, soupçonnaient dans ce projet l'arrière-pensée d'une hiérarchie épiscopale pour les Eglises unies d'Allemagne. BUNSEN défendit la notion apostolique de «l'Épiscopat» comme pouvoir exécutif émané du suffrage universel de la communauté chrétienne et maintint l'idée royale de «l'Évêché de Jérusalem,» comme association coopérative des Églises de la Réforme sur le terrain neutre de Sion. Il y eut une série de négociations officielles, dont les documents furent publiés par ABEKEN (1842) sous le titre *Das Evangelische Bisthum in Jerusalem*, et un échange de *Lettres privées* entre GLADSTONE et BUNSEN, qui furent publiées pour quelques amis (1843). Enfin, BUNSEN obtint à force de patience (1841) un *Acte du Parlement* qui fondait un «Évêché de Jérusalem» où la nomination serait alternativement à l'Angleterre et à la Prusse, mais portant toujours sur un *clergyman anglican*, et où entretien et protection seraient assurés à tous les ecclésiastiques allemands. Dès la même année un évêque y fonctionna et, depuis lors, les succès peu éclatants, mais progressifs, du docteur Alexandre et de Samuel Gobat ont donné tort aux mauvais augures de tant de détracteurs et raison aux prévisions favorables de BUNSEN.

Encore une grande victoire de Bunsen sur l'exclusivisme du *High-church*, ce fut d'obtenir l'admission des volontaires allemands dans le *Church missionary Society*, si jalouse de ses priviléges.

En retour, il excitait l'émulation de ses compatriotes par l'exemple des vertus anglaises. Tel fut le but de sa brochure: *Élisabeth Fry aux dames et demoiselles chrétiennes d'Allemagne, avec notice d'Amalia Sieveking* (Hambourg 1842).

La première partie est un récit des actes de dévouement accomplis par Élisabeth Fry et ses dignes compagnes de la Société des amis (*quakers*), dans les prisons de femmes de Londres, d'Angleterre et de toutes les colonies depuis 1813. Les obstacles avaient été considérables; les moyens consistaient surtout en écoles d'enfants et ateliers d'adultes, et les résultats par la grâce de Dieu étaient de vrais miracles!

La deuxième partie est un appel aux femmes chrétiennes d'Allemagne, que Bunsen met dans la bouche de sa noble amie. D'abord il démontre l'impuissance de l'État et même de l'Église, par leurs organes officiels, à produire une *régénération radicale* des détenus; et presse les individus d'obéir à l'appel du Christ. « J'étais prisonnier et vous m'avez visité! » Puis il peint un portrait idéal de la femme chrétienne au dix-neuvième siècle. Sa vocation est la plus sublime qu'il soit donné à un être humain d'accomplir ici-bas et lui doit assurer la place d'honneur dans la société moderne. C'est l'exercice de la charité individuelle, c'est la fonction divine de mère des pauvres, des malades, des prisonniers etc., en un mot de tous les orphelins de cette terre! Enfin il fait un tableau saisissant de la crise

actuelle. Le développement prodigieux des forces de la nature par le génie de la science est un *signe des temps*, qui réclame un développement correspondant des forces de la charité par le génie du christianisme, sous peine de voir l'humanité entraînée aux abîmes du matérialisme le plus dégradant. C'est un monde qui s'en va, à moins qu'il ne se métamorphose.

La troisième partie examine les moyens pratiques d'organiser la charité individuelle. Tout en admirant certaines œuvres de la charité monastique, il se prononce formellement contre toute espèce de vœux. Puis il esquisse les règles d'une «*Société libre de Sœurs de charité*,» dévouées aux soins du ménage, de l'école, de l'atelier et de l'infirmerie chez les détenus. Il voudrait un noviciat d'une année au moins, un engagement de trois années au plus, et une autonomie financière et administrative tout à fait indépendante de l'État et de l'Église.

Dans la péroraison, pleine de l'éloquence du cœur, Bunsen recommande beaucoup de patience et de persévérance, un respect absolu des lois publiques, et surtout l'union de toutes les confessions de foi chrétiennes et même israélites, sur le terrain de la charité!

Bunsen mit ses préceptes en pratique et contribua puissamment à la fondation de l'hôpital de Dalston (1843) pour les Allemands de Londres.

Quand Miss Florence Nightingale lui fit part de sa vocation, il l'encouragea à faire son apprentissage à l'École normale des diaconesses, fondée par Théodore Fliedner, à Kayserswerth. On sait avec quel héroïsme elle mit ses conseils en action dans le néfaste hiver de 1853-1854 devant Sébastopol. Aussi en lui faisant hom-

mage de son *Rapport officiel sur la guerre de Crimée*, elle se déclara « la dévouée et reconnaissante protégée du chevalier de Bunsen. »

(1846). Ce fut encore Bunsen qui, par ses hautes influences, procura à Max Müller, à l'Université d'Oxford, une chaire, digne de son talent de philosophe, de la philologie comparée.

Enfin Bunsen fut aussi le promoteur ardent de l'expédition mixte de Barth, Overveg et Vogel au centre de l'Afrique. De son regard pénétrant il prévoyait avec raison que ces missionnaires héroïques de la science sèmeraient dans cet océan de sable les germes féconds de la civilisation chrétienne.

§ 2. *Œuvres liturgiques-ecclésiastiques.*

Ainsi Bunsen faisait de plus en plus consister son christianisme dans une vie d'amour et de dévouement pour tous les cœurs et les corps brisés. Mais il ne dédaigna jamais les manifestations extérieures de cette vie dans le culte et l'organisation de l'Église.

(1841). Au début de son séjour à Londres, il publia à Hambourg sa *Liturgie de la Passion et de la Semaine-sainte*, dont la première partie contient les rits et formules avec avant-propos de Bunsen, et la deuxième, la musique d'après les chefs-d'œuvre des anciens maîtres par Neukomm.

(1843). Deux ans plus tard il publia, à Munich, les *Basiliques de Rome chrétienne, dans leurs rapports avec l'idée et l'histoire de l'architecture*, » illustrées par des gravures sur cuivre de Knapp et Gutensohn. Les Basiliques du quatrième et du cinquième siècle de

vraient, selon BUNSEN, servir de modèle aux Églises du christianisme moderne.

(1845). Enfin, il publia à Hambourg sa « *Constitution de l'Église de l'avenir,* » avec notices sur diverses œuvres de la Mission intérieure en Suisse et en Allemagne.

PREMIÈRE PARTIE : PRINCIPES.

1° *Du sacrifice.* L'histoire interne de toutes les religions se compose d'une série d'oscillations entre le sentiment d'union et le sentiment de désunion dans les rapports de l'homme avec la Divinité. Ces deux sentiments se manifestent respectivement par le sacrifice d'actions de grâces et par le sacrifice d'expiation. Le vrai sacrifice d'expiation a été réalisé par Christ : c'est l'abnégation de la volonté égoïste de l'homme à la volonté du Dieu d'amour universel. Le vrai sacrifice d'actions de grâces a été réalisé par l'Église primitive : c'est le dévouement de chaque fidèle à la communauté des frères, et de la communauté au Père céleste.

2° *Du sacerdoce.* Donc chaque fidèle a devant Dieu une responsabilité personnelle et sans médiateur. C'est là le vrai sacerdoce ; il est individuel, spirituel, immédiat, universel.

3° *De l'Église.* Le lien primordial entre tous les fidèles, c'est une communion de foi et de vie. Cette communion s'établit dans l'adoration d'un même Dieu, créateur de l'univers et de l'homme à son image ; dans l'imitation d'un même Sauveur, Jésus-Christ, parfaite incarnation de Dieu ; et dans la coopération avec un même Esprit saint, directeur de la conscience individuelle et commune. Telle est la base unique de la libre association qui s'appelle Église chrétienne. Cela posé,

la communauté jouit d'une autonomie absolue. En effet, l'Église apostolique a la première appliqué le principe du *self-government.*

4° *Des rapports de l'Église et de l'État.* Pourtant, si elle a proclamé la séparation absolue du spirituel et du temporel, elle n'a jamais affirmé l'antinomie irréductible de l'Église et de l'État, comme le prétendent les congrégationnalistes américains et leurs adeptes en Europe. En effet, l'Église universelle est *une*, comme l'espèce humaine. Il ne saurait y avoir, dans son sein, que des variétés fondées sur les races, les langues, et spécialement sur les nationalités. Car la distinction des Églises par les confessions de foi, dont le nombre est illimité, est contre nature. Donc, chaque nation doit constituer dans l'ordre religieux une seule Église ; comme, dans l'ordre politique, un seul État. D'ailleurs ces deux développements d'un même peuple, étant hétérogènes, doivent être formellement distincts. Ils n'ont de point de contact qu'à leur origine : la patrie commune, et d'analogie que dans leur méthode : l'autonomie absolue. En effet, sans liberté religieuse, pas de liberté politique et réciproquement. Vous voyez aujourd'hui tantôt l'Église unie à la nation, mais dépendante de l'État, tantôt l'Église indépendante de l'État, mais désunie de la nation. Au contraire, Bunsen voudrait une Église unie à la nation, seulement par l'identité de frontières ; et indépendante de l'État par son autonomie absolue. Vous voyez aujourd'hui la confession catholique à Rome et la confession orthodoxe à Constantinople ; la confession luthérienne en Allemagne et la confession calviniste en France ; enfin une multitude innombrable de confessions de foi en An-

gleterre et en Amérique. Eh bien! Bunsen voudrait une Église d'Italie et une Église de Grèce ou de Russie; une Église d'Allemagne, une de France, une d'Angleterre etc., et, au-dessus de toutes, la Confédération de l'Église universelle.

Quel magnifique idéal! mais hélas, à quelle distance de la réalité actuelle!

DEUXIÈME PARTIE : APPLICATION.

1° *Des fonctions.* Il y a dans l'Église trois fonctions fondamentales: la prédication, la direction, l'assistance. Bunsen confie la première aux ecclésiastiques, par où il comprend les pasteurs, professeurs de théologie et tous les organes de la Mission extérieure. Il partage la seconde entre ecclésiastiques et laïques, parce que, dit-il, « les prêtres et théologiens de tous les « temps se sont montrés incapables d'exercer une jus- « tice impartiale et désintéressée, tandis que les simples « fidèles ont contribué bien davantage à l'avancement « du règne de Dieu. » Aussi il confie la dernière, celle qui a le plus d'avenir, aux laïques seuls; par où il comprend diacres, instituteurs et tous les organes de la Mission intérieure sans distinction de sexe.

2° *De l'organisation.* A la base de l'Église il place la communauté (ou paroisse), qui élit par le suffrage universel ses anciens, diacres, instituteurs. Ceux-ci forment le Conseil de la communauté (ou Conseil presbytéral), qui nomme les pasteurs et choisit parmi eux son président.

Au-dessus se trouve le Conseil d'arrondissement (ou Consistoire). L'élément laïque est représenté par les délégués des trois ordres du Conseil de commune, et

l'élément ecclésiastique par les délégués des pasteurs de paroisse. Le Conseil élit un pasteur-président (ou évêque), assisté de deux vice-présidents laïques.

Au degré supérieur il y a le Conseil de province (ou synode provincial) avec les éléments analogues, et un évêque-président (ou métropolitain), assisté de vice-présidents laïques.

Plus haut, un Conseil de l'Église de la nation (ou synode national) avec un Primat élu.

Enfin, tout en haut, le Conseil de l'Église universelle, ou assemblée des représentants des Églises de toute race, de toute langue et de toute nationalité avec Christ pour seul chef.

TROISIÈME PARTIE : CONCLUSION.

Mais, dira-t-on, comment approcher d'un horizon si lointain? C'est en stimulant le mouvement des consciences vers la liberté, et des cœurs vers l'unité dans l'Église comme dans la patrie. Car la religion du Christ est esprit et vie, histoire et liberté, et non pas rit ou formule, système ou hiérarchie! Alors BUNSEN, d'un coup d'œil de philosophe de l'histoire, embrasse dans le présent tous les symptômes du réveil de la vie religieuse en Europe : Églises unies de Prusse, Baden etc., Églises catholiques allemandes, catholiques protestantes ou grecques, sociétés pour la Mission intérieure et extérieure, et par dessus tout, le grand mouvement des philosophes et théologiens depuis la révolution de 1789 vers la vérité historique et la vie religieuse. L'humanité avait perdu les titres de la religion éternelle. KANT, FICHTE, SCHELLING et SCHLEIERMACHER les ont retrouvés. Ils ont jeté les fondements de l'Église de l'avenir : Dieu et sa Providence dans l'histoire comme

dans la nature; l'homme et sa liberté, sa responsabilité et son immortalité personnelles; enfin Christ, harmonie suprême du réel et de l'idéal, de l'humanité et de la divinité. Quiconque nie que toute vérité, toute vertu est par cela même chrétienne ne croit pas réellement au christianisme. Quiconque s'effraie pour la religion des découvertes de la science moderne, est homme de petite foi. Toute vie véritable a sa source dans le christianisme, quoique souvent sans le savoir. L'esprit de Christ, depuis dix-neuf siècles, a pénétré la littérature et les institutions humaines bien plus profondément qu'on ne s'en doute. Enfin, montrant à l'horizon l'aurore d'un jour meilleur, notre prophète termine en s'écriant: « Hélas! nous gisons maintenant au milieu « des ruines d'un monde qui s'écroule. Mais avec les « murailles des temples décrépits sont tombées bien « des barrières qui séparaient des frères et qui intercep- « taient la lumière des cieux. » Sublime rayon d'espoir à travers les ténèbres qui couvrent encore aujourd'hui la face de l'Europe!

§ 3. *Œuvres historiques-critiques.*

Les extrêmes se touchent pour les grands esprits. Bunsen passait alternativement de l'avenir aux origines de l'humanité, et s'efforçait de renouer entre les deux extrémités de l'histoire la chaîne mystérieuse des âges. Nous l'avons vu saluer un des premiers (1826) le génie méconnu de Champollion et lui susciter en Lepsius un émule de talent (1831).

(1842). Une fois à Londres, il poussa de toutes ses forces à l'expédition de Birch, Lepsius etc. en Égypte. A leur retour, il prit sa part de leur riche moisson de trésors et l'exposa au public européen dans son grand ouvrage : *Rôle de l'Égypte dans l'histoire du monde.*

(1844-1857). Les cinq volumes parurent successivement en allemand à Hambourg et en anglais à Londres (1848-1860), ornés de portraits et dédicaces en l'honneur de Manéthon, Eratosthènes, Niebuhr, Champollion et Schelling. Le fil directeur de ce vrai labyrinthe, c'est le développement graduel de la langue égyptienne. Avec ce guide ingénieux, mais sûr, il suit pas à pas les évolutions de la littérature, de la religion et de l'histoire de ce peuple anté-diluvien; en découvre le parallélisme avec les évolutions correspondantes des Sémites, Japhétites, Chinois et Touraniens; et enfin, s'élevant par un coup d'aile hardi jusqu'aux pyramides des siècles, il contemple la marche de l'humanité dans l'univers!

De ces hauteurs sublimes, Bunsen redescendait sans peine vers les plaines uniformes de l'histoire. Son génie passait avec une prodigieuse souplesse de l'infiniment grand à l'infiniment petit. Après s'être livré à ces spéculations télescopiques sur l'histoire universelle, il s'appliqua aux microscopiques observations d'une Edition *variorum*. C'est encore d'Ĕgypte que lui vint l'occasion.

En 1842, Tattam avait trouvé dans le couvent syriaque de Nitrie des manuscrits contenant les épîtres d'Ignace à Polycarpe, aux Éphésiens, aux Romains, plus un fragment de l'épître aux Tralliens avec cette clausule: «Ici finissent les trois épîtres d'Ignace, évêque et martyr,» le tout en syriaque.

En 1845, William Cureton en avait publié une édition critique avec les variantes du texte grec des sept épîtres découvertes au dix-septième siècle, texte qu'il rejetait comme interpolé.

Déjà Neander avait soupçonné le texte grec d'additions dogmatiques; tandis que Hefele soupçonnait le texte syriaque d'abréviations monastiques et que Baur détruisait l'authenticité des sept épîtres, texte grec et texte syriaque, le tout par ses procédés critiques.

(1847). C'est alors que Bunsen entra dans l'arène avec deux volumes publiés à Hambourg.

(1847). Le premier volume intitulé : *Les trois épîtres authentiques et les quatre épîtres inauthentiques d'Ignace d'Antioche*, donne en quatre colonnes parallèles : le texte grec du seizième siècle, le texte grec du dix-septième, le texte syriaque du dix-neuvième et enfin le texte grec original, restauré d'après le syriaque. Par cette juxtaposition, on peut facilement apprécier la supériorité du syriaque pour la brièveté, la clarté et l'enchaînement des phrases.

Le deuxième volume intitulé : *Ignace d'Antioche et son temps*, est sous forme de lettres à Neander.

PREMIÈRE PARTIE : CRITIQUE DU TEXTE.

Bunsen compare d'abord les trois épîtres à Polycarpe, aux Éphésiens, aux Romains, dans le texte syriaque du dix-neuvième siècle et dans le grec du dix-septième. Il constate: 1° que les variantes grecques se rapportent presque toutes au droit divin des évêques et à la déité absolue de Christ; 2° qu'elles ne se trouvent dans aucun Père de l'Église avant Eusèbe; 3° que leur suppression dans le syriaque serait incompatible avec la croyance générale à l'inspiration des Pères apostoliques. Donc, il les rejette comme falsifications du quatrième siècle et déclare seul authentique le *texte syriaque des trois épîtres d'Ignace.*

Puis il examine les quatre épîtres: aux Magnésiens, aux Tralliens, aux Philadelphiens et aux Smyrniens, dans le texte grec du dix-septième siècle, n'ayant plus de texte syriaque.

Il constate: 1° que ces quatre épîtres portent, non plus en quelques passages, mais dans l'ensemble, le cachet des interpolations grecques des trois précédentes; 2° qu'elles mentionnent des hérésies postérieures à Ignace; 3° qu'elles accusent une platitude servile vis-à-vis de l'épiscopat. Donc il les rejette comme contrefaçons pieuses de la même époque et déclare inauthentique le texte grec de ces quatre épîtres d'Ignace.

DEUXIÈME PARTIE : CRITIQUE DE L'HISTOIRE.

Cela posé, Bunsen tire des trois épîtres authentiques les inductions suivantes sur le développement du christianisme contemporain d'Ignace. Pour la constitution, il distingue trois périodes: 1° le système congrégationnaliste, de la mort de Christ à celle de Paul; 2° le système épiscopal-synodal, de la ruine de Jérusalem à la première déchéance de l'Église sous Constantin; 3° le système épiscopal-monarchique, du concile de Nicée à celui de Trente. Pour le dogme, il signale les germes de la Trinité, de la déité de Christ, du magisme et de l'ascétisme. Pour le canon, il montre que dès lors les quatre évangiles et les treize épîtres de Paul, entre autres les pastorales, étaient considérés comme normes de la foi, à un titre bien supérieur aux écrits des Pères apostoliques.

Enfin, Bunsen trace un tableau dramatique d'Ignace et de son temps. Baronius et Newman disaient: « Accordez-nous seulement l'authenticité d'Ignace et nous

vous prouvons la légitimité de tous les droits de l'Église romaine. »

Bunsen répond : « L'Ignace que vous invoquez est une contrefaçon de la même fabrique que les *Constitutions apostoliques*, la *Donation de Constantin*, les *Décrétales* et *tutti quanti !* L'Ignace original est aussi contraire à vos prétentions théocratiques qu'aux élucubrations mythologiques de l'école de Tübingen ! Sans doute, l'ancienne Église catholique avait raison de prétendre que le christianisme est avant tout une vie de foi et de dévouement jusqu'au martyre et non pas une mythologie fantastique. Mais elle a eu le tort d'y méconnaître l'élément de l'esprit, que les gnostiques ont eu l'honneur d'y conserver ; elle a commis un crime en les attaquant par d'autres armes que la liberté et la charité, et elle en a subi l'expiation en retombant dans un nouveau judaïsme et un nouveau paganisme.

« Ignace est de beaucoup au-dessus de tous les Pères apostoliques et s'élève presque à la hauteur de Paul. De son temps, il ne s'agissait plus de paroles, mais d'actions ; or l'action suprême, c'est de mourir pour sa foi ! Il ne s'agissait plus de miracles, mais de ce grand prodige : le triomphe de l'idée d'un Juif crucifié sur les dieux des légions romaines ! Il ne s'agissait plus d'apologies, mais il fallait par le martyre revendiquer la liberté de conscience pour l'humanité à venir, et fonder l'unité des cœurs pour la vie éternelle.

« Voilà pourquoi Ignace souhaitait d'être dévoré par les lions de César. Socrate aussi et Léonidas auraient pu échapper au martyre ; ils ont voulu y marcher parce qu'ils avaient conscience de ce devoir : « Il faut mourir pour notre foi ! »

De là Bunsen s'élève aux plus hautes considérations sur l'avenir du christianisme. Ce qui en fait, selon lui, la religion éternelle et définitive de l'humanité, c'est qu'il est fondé sur trois bases inébranlables :

1° Le témoignage de l'histoire, révélée par la science critique;

2° Celui de la conscience de Dieu, révélée par une personnalité humaine et sainte;

3° Celui du sens moral, révélé par la vie de tous les chrétiens régénérés.

«Donc, depuis Kant et Lessing, la critique historique de la Bible et du christianisme fait œuvre de foi et de renaissance religieuse. Et cette œuvre du dix-neuvième siècle fera son chemin dans l'humanité, tout comme la Réforme du seizième, en dépit de l'indifférence des gens du monde et du fanatisme des gens d'Église. Il faut que Christ se fasse individu, famille, communauté, état, pour que son incarnation soit complète. Il faut que le christianisme s'assimile toutes les forces de l'univers pour devenir religion universelle. »

APPENDICE : MARCION ET HÉGÉSIPPE,

ou l'Épître à Diognète et le Canon de Muratori, traduits, expliqués et attribués à ces deux auteurs respectivement, avec des tableaux de critique historique sur la vie de Jésus, des apôtres etc.

(1849). En effet, à Londres, Bunsen ne perdait pas de vue ses études bibliques commencées à Rome. Il complétait sa *Critique des évangiles* par une *Harmonie des synoptiques et de Jean*, son guide favori.

(1850). Il commençait à rédiger cette *Vie de Jésus*, qui fut son œuvre de prédilection, et lui permit de dire en mourant : « Christ a été ma vie. » Mais il réservait la publication de toutes ces études pour un ouvrage d'ensemble sur la Bible.

(1851). L'Exposition universelle, chef-d'œuvre de l'esprit libéral et cosmopolite du prince Albert, dut trouver en lui un admirateur enthousiaste. Il eut le bonheur d'assister à la première de ces grandes luttes internationales, les seules qui ne dégradent pas un peuple civilisé. Au milieu de la foule de produits de toute espèce que le monde entier étalait sous les voûtes splendides du *Crystal-Palace*, BUNSEN distingua un modeste volume. C'était l'édition d'un manuscrit grec rapporté en 1842 d'un couvent du mont Athos à M. VILLEMAIN et publié en 1851 à Oxford par M. MILLER, bibliothécaire à Paris, sous ce titre : *Philosophoumena d'Origène* ou *Réfutation de toutes les hérésies*. Piqué de curiosité par cette prétendue découverte d'un livre inédit d'ORIGÈNE, BUNSEN lui appliqua les procédés d'une critique rigoureuse et publia ses résultats, sans avoir la moindre connaissance de ceux de JACOBI et DUNKER, qui parurent en même temps et se trouvèrent identiques.

(1852). A Londres, parut *Hippolytus and his age*, en 4 volumes.

(1852-1853). A Leipzig, parut *Hippolytus und seine Zeit*, en 2 volumes.

(1854). A Londres, enfin, *Christianity and Mankind*, en 7 volumes.

Voici la substance commune de ces trois éditions d'un même ouvrage.

PREMIÈRE PARTIE : HIPPOLYTE ET SON TEMPS.

SECTION I : CRITIQUE DU MANUSCRIT, SOUS FORME DE CINQ LETTRES A L'ARCHIDIACRE JULIUS HARE.

Critères externes : 1° EUSÈBE, JÉRÔME, ÉPIPHANE et PHOTIUS attribuent une *Réfutation de toutes les hérésies* à saint HIPPOLYTE, évêque de Portus romanus (Civita-Vecchia). 2° Le socle de la statue d'HIPPOLYTE, retrouvé par fragments au cimetière Veranus, près de la Via Tiburtina, porte ce titre inscrit sur la liste de ses ouvrages.

Critères internes : 1° les livres V-IX du manuscrit contiennent la réfutation de trente-deux hérésies, identiques en nombre et en caractères à celles dont parle PHOTIUS. 2° Le livre X donne une profession de foi de l'auteur sur Dieu, le Logos, le Saint-Esprit, qui indique un degré du développement trinitaire, très-divergent d'ORIGÈNE et plus rapproché d'IGNACE que d'ATHANASE. 3° La description du gouvernement de l'Église de Rome sous les papes Zéphyrin et Calliste, contemporains d'HIPPOLYTE (199-222), indique un degré du développement hiérarchique, correspondant au dogme.

BUNSEN en conclut que le titre exact du manuscrit est : *Réfutation de toutes les hérésies par saint Hippolyte, évêque et martyr.*

SECTION II : HISTORIQUE DE LA VIE CHRÉTIENNE (30-200) (AVEC DÉDICACE EN VERS A LA MÉMOIRE DE THOMAS ARNOLD) (mort en 1842.)

D'abord les textes des livres de piété en usage dans les familles et les églises primitives ; puis l'interprétation et l'application de ces livres au présent et à l'avenir de l'Église chrétienne.

Le *passé* (jusqu'à HIPPOLYTE) apporte des germes de démonisme, de formalisme et de hiérarchisme. Le *présent* d'aujourd'hui, au contraire, accuse des tendances au sentimentalisme, à l'amorphisme et au schisme. L'*avenir* devrait fixer trois degrés pour l'admission dans la société chrétienne : 1° action de grâces des parents et parrains à la naissance de l'enfant, et vœux publics de le consacrer à Dieu par une éducation évangélique; 2° réception publique de l'enfant à l'école et au catéchisme, vers sept ans; 3° réception publique du catéchumène à la confirmation et à la communion, librement demandée, vers dix-sept ans. BUNSEN voudrait que ces trois actes formassent comme un drame solennel, répété quatre fois par an, à Noël, à Pâques, à Pentecôte et à l'Avent, et scellant entre les nouveaunés, les nouveaux catéchumènes et les nouveaux communiants de chaque série une confraternité d'âge, de foi et d'amour pour la vie éternelle.

DEUXIÈME LIVRE : DE LA CONSTITUTION ECCLÉSIASTIQUE.

Le *passé* montre des associations spontanées, secrètes, autonomes fondées sur la liberté, l'égalité, la fraternité de tous les fidèles en Christ. Il n'y a encore ni clergé magicien, ni célibat forcé et fictif. L'autorité n'est fondée que sur le zèle et sur la vertu, dans le système épiscopal-synodal, avec un grand développement du diaconat. Le *présent* démontre que le système congrégationnaliste est une réaction excessive contre le système épiscopal-monarchique ou synodal-autori-

taire. L'*avenir* réclame l'application du système épiscopal-synodal à chaque nation chrétienne (voy. *Constitution de l'Église de l'avenir*).

TROISIÈME LIVRE : DE LA LITURGIE.

Le *passé* révèle l'idée-mère du culte primitif, qui était le sacrifice du *Moi* égoïste à la communauté et à l'humanité, à l'exemple de Jésus-Christ. Le *présent* atteste que seule l'Église anglicane a conservé dans son *Prayer-book* et que toutes les autres églises protestantes ont atrophié dans leurs liturgies cet organe par l'hypertrophie du sermon. L'*avenir* réclame une combinaison des meilleurs éléments des trois principaux cultes : de la liturgie anglicane, de l'hymnologie allemande et de l'homilétique française (voy. *Recueil de chants et prières*).

QUATRIÈME LIVRE : VIE DOMESTIQUE ET SOCIALE DE L'ÉGLISE PRIMITIVE.

Pour le *passé*, BUNSEN trace un tableau touchant des mœurs des premiers chrétiens, d'après l'épître à Diognète : « Pas de vie sans connaissance et pas de connaissance sans vie ! » Pour le *présent*, nous sommes dans une crise d'enfantement, qui aboutira, soit à la mort, c'est-à-dire, à la dissolution de la société par le Césarisme et le Jésuitisme, soit à la vie, c'est-à-dire, à la réorganisation de la société sur les bases de l'évangile et de la liberté. Pour l'*avenir*, si nous voulons ressusciter, il faut réveiller la conscience de Dieu, engourdie chez le peuple ; relever la liberté et la responsabilité morale chez l'individu ; il faut enfin réaliser l'esprit et la vie du Christ, dans la famille, la communauté, la patrie.

SECTION III DE LA PREMIÈRE PARTIE : APOLOGIE DE L'ÉGLISE APOSTOLIQUE AU PEUPLE ANGLICAN (avec dédicace à C. A. BRANDIS).

BUNSEN met dans la bouche d'HIPPOLYTE une critique fort spirituelle de l'anglo-catholicisme. Il y met à l'index une foule de dogmes et de rits de l'Église anglicane, qui sont de noires hérésies pour l'orthodoxie de l'ancienne Église catholique. Il y restreint l'autorité des confessions de foi par la réserve formelle « en tant qu'elles s'accordent avec l'esprit de Christ ! » Il conclut son speech humoristique en ces termes : « Ne vous effrayez pas de la lutte acharnée qu'il faut soutenir aujourd'hui pour revendiquer la liberté de conscience et l'autonomie de la communauté. Le règne des hommes de réaction et de ténèbres est passé; dans tous les États où ils ont gouverné, ils ont abouti à l'anarchie et à la décadence. *Les formulaires sont des tombeaux où l'on enferme les idées toutes vives.* Vous n'avez pas à choisir entre raison et foi, doute ou superstition; mais entre liberté et esclavage, lumière ou ténèbres. Jésus et les martyrs de l'Église primitive et de la Réforme sont morts pour obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Eh bien ! vous aussi, sachez sacrifier votre vie individuelle pour le triomphe de l'idée commune, humanitaire. L'histoire du monde moral se déroule suivant des lois aussi inflexibles que celles du monde physique. Or l'avenir est à l'esprit de Dieu qui est en Christ et à tous ceux qui vivent de cet esprit. »

DEUXIÈME PARTIE : ANALECTA ANTE-NICÆNA.

Cette partie contient les documents littéraires, canoniques et liturgiques de l'Église primitive. Il en ressort

que la plupart des *constitutions et canons apostoliques* ont été forgés depuis le quatrième siècle, et que ceux qui remontent au temps d'Ignace et de Jean, impliquent l'apostolicité du quatrième évangile et des épîtres pastorales, et excluent les notions de messe, confession, épiscopat divin et papauté romaine.

TROISIÈME PARTIE : ESQUISSE DE PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE UNIVERSELLE (avec dédicace en vers sympathiques à RICHARD ROTHE).

BUNSEN prend pour base les résultats de la *Philologie comparée* acquis par les BOPP, les GRIMM, les SCHLEICHER et les MAX MÜLLER, et y élève, assise par assise, la pyramide de l'histoire. Voici ses principaux aphorismes.

SECTION PREMIÈRE : TRANSCENDANCE.

1° Dieu est être, pensée et conscience, lien des deux premiers termes.

2° L'homme est instinct, raison et conscience de Dieu, lien entre Dieu et l'homme. Donc tout homme est une incarnation partielle de la divinité. Christ seul en est une incarnation totale.

3° L'humanité est la réalisation progressive dans le temps et l'espace d'un idéal qui est complet de toute éternité, dans la pensée du Créateur.

SECTION II : IMMANENCE.

1° La religion est la conscience de Dieu en l'homme; conscience du Vrai, qui se réalise dans la science; conscience du Beau, qui se reflète dans les arts; conscience du Bien, qui se manifeste dans les institutions sociales: famille, état, église etc.

2° La religion primordiale est antérieure à l'origine du langage, car la formation du premier substantif implique une opération de la conscience du divin, identifiant une qualité contingente avec la substance éternelle.

3° La Providence, c'est l'action permanente de Dieu sur l'homme, selon les lois de la conscience; et sur la nature, selon les lois de la science. C'est là le grand miracle, c'est là l'unique révélation dans l'histoire de toutes les religions.

Tous les autres miracles ou révélations ne sont que des symboles poétiques ou populaires mal interprétés, ou des phénomènes physiologiques encore mal connus.

SECTION III : ANTINOMIES.

1° Point de vie contingente sans mort; point de mort sans passage à une vie supérieure! A un moment donné de la vie d'un individu, d'une nation, d'une religion, il se produit nécessairement une évolution, sous forme finie de ce qui est idéal infini dans la pensée de Dieu. Cette métamorphose ne peut s'opérer que par le jeu des antinomies.

2° Il y a antinomie dans le développement des religions entre fait et idée, idée et rit, esprit et lettre. L'antinomie se produit surtout quand une religion change de race comme véhicule. A ce moment, si la conscience de Dieu chez la race qui sert de nouveau véhicule, est impuissante à s'élever à une forme supérieure, elle périt fatalement. Exemple: le monothéisme passant de la race sémitique aux races japhétiques, il s'est produit une antinomie critique; la lettre de la Bible parle sémitique, l'esprit en nous parle japhétique. Donc, sous

peine de mort, il faut une métamorphose de la Bible, il faut traduire le sémitique en japhétique!

3° Voici les antinomies spéciales entre le sémitisme et le japhétisme. La race hébraïque avait révélé Dieu, sous la forme de l'Un, de l'Éternel, du Saint et du Juste, et concentré la religion dans la famille et dans la nation. Au contraire, la race grecque avait révélé Dieu sous la forme du Tout, de l'Infini, du Beau et du Vrai, et concentré la religion dans la cité et dans la république. Et même les races latines ont fini par concevoir l'état sans l'idée morale ou religieuse, de là leurs révolutions perpétuelles entre l'absolutisme et l'anarchie. Christ a le premier résolu l'antinomie-mère entre l'individu et la communauté par le sacrifice du Moi à la famille, à la nation, à l'humanité. Après lui, l'Église primitive et surtout les races germaniques ont réalisé l'harmonie progressivement.

4° Il reste pourtant des antinomies que la Réforme n'a pas encore résolues, et que la liberté seule peut résoudre. Exemple: entre l'esprit de Christ et la Bibliolâtrie ou la Symbololâtrie; entre le ministère ecclésiastique et le sacerdoce universel.

CONCLUSION.

« Le christianisme de Jésus est la religion éter-
« nelle et définitive, parce que lui seul a réalisé l'har-
« monie des trois grands facteurs de ce monde: Dieu,
« l'homme et l'humanité; parce que sa religion a survécu
« jusqu'ici à toutes les crises de développement interne
« et externe; enfin parce que ses paroles seront tra-
« duites en japhétique par le génie germanique, pour le
« salut de l'humanité! Voilà la réforme, voilà la grande

« révolution qui doit faire passer la conscience de Dieu « chez les races modernes à un degré supérieur. Ainsi « la grande figure de Christ plane au-dessus des ruines « des temples décrépits des âges passés. »

Quelle sublime perspective sur l'avenir du christianisme et de l'humanité! Quel commentaire éloquent de cette parole du Maître « Cieux et Terre passeront : mes Paroles ne passeront point. » A quels pas de géant Bunsen avait marché durant sa période anglaise! Tâchons de les mesurer dans les trois voies où il s'était avancé parallèlement.

§ 4. *Évolution théologique durant la période anglaise* (1838-1854).

1° Dans la voie de la philosophie de l'histoire et de la religion, nous l'avons laissé à la fin de la période romaine encore sous le joug des symboles œcuméniques, des dogmes de la trinité, de l'incarnation surnaturelle et de tous les miracles de la légende. Eh bien! pendant sa période anglaise, il progressa de trois degrés marqués par son «*Égypte*» (1845) son «*Ignace*» (1847) et son « *Hippolyte* » (1852), et il aboutit au résultat suivant : « la religion du Christ, traduite par l'esprit et la « vie de « Japhet » est la religion éternelle et définitive « de l'humanité! »

2° Dans la voie de l'organisation de l'Église, il croyait encore en 1838 au magisme des prêtres, rits et sacrements. Eh bien! par réaction contre le puséysme du « *High-Church* » et par l'influence d'Ignace et d'Hippolyte dans l'Église primitive, en 1846, il affirmait que l'idée centrale du culte doit être le sacrifice de l'égoïsme

et l'idée centrale du gouvernement, l'autonomie de la communauté religieuse. Il proclamait l'indépendance de toutes les Églises-nations, et au-dessus, la confédération de l'Église universelle.

3° Enfin, dans la voie de l'activité chrétienne, au début de la période anglaise, il était encore un peu sous le joug des liturgies. Mais à la fin, par réaction contre le mysticisme parfois quiétiste de certains Puséystes et Irwingiens, il avait prouvé par une foule d'œuvres pratiques: *Évêché de Jérusalem* (1841), *Élisabeth Fry* (1842), *Hôpital Dalston* (1843), etc., que pour lui la religion est avant tout une vie de foi, d'amour et de dévouement à la famille, à l'église, à la patrie, à l'humanité tout entière. En voici du reste la preuve explicite, dans l'extrait suivant d'une lettre de Bunsen à son ami Lücke (décembre 1847).

« Mes efforts personnels ont toujours tendu vers trois buts:

« 1° Conciliation des différentes confessions chré-« tiennes dans la vie de l'Église, non par des formules « dogmatiques, mais par les actes spontanés de l'ado-« ration et du sacrifice.

« 2° Conciliation de la foi à la révélation historique, « et de la foi à la science rationnelle, en tant que deux « formes d'une même essence.

« 3° Relèvement de l'élément chrétien dans l'École, « par la restauration des études bibliques; dans l'État « par le développement du « *self-government*, » et en-« fin dans l'Église par le réveil de la communauté et de « la diaconie. Voilà ce qui fait l'unité de ma vie, d'ail-« leurs si distraite par les orages de la politique con-« temporaine! »

SECTION IV.

PÉRIODE ALLEMANDE.

1854-1860.

CHAPITRE I.

FACTEURS EXTERNES ET INTERNES.

§ 1. *La famille et les influences intimes.* — § 2. *Les deux mondes et les influences contemporaines.* — § 3. *L'individu et son caractère général.*

§ 1. *La famille et les influences intimes.*

Il y avait longtemps que BUNSEN soupirait après sa patrie. Éloigné d'elle depuis près de quarante années, il pouvait bien dire avec LAMENNAIS : « J'ai passé à travers « les peuples ; ils m'ont regardé et je les ai regardés ; « mais nous ne nous sommes point reconnus : l'exilé « partout est seul !... Il n'y a d'amis, d'épouse, de frères, « que dans la patrie ! »

Au plus fort du tourbillon des affaires européennes et des études archéologiques, il n'avait jamais rien perdu de son patriotisme. Preuve en soit d'abord son dévouement infatigable à ses compatriotes de toute classe et de toute confession à Rome (*Casa tarpea*), à Londres (*Dalston hospital*), et dans les cinq parties du monde. Preuve en soit aussi ce touchant hommage de piété filiale, dans sa préface d'*Hippolyte* (1852) : « Au- « jourd'hui, il n'y a nulle part autant d'amour et de « foi religieuse, intime et sincère pour Jésus et le chris-

« tianisme; nulle part il n'y a autant d'espoir en un meil-« leur avenir pour la religion, qu'en Allemagne et sur-« tout dans l'Allemagne protestante. »

Ce fut Heidelberg qui le fixa comme point de contact intellectuel entre le sud et le nord de l'Allemagne, entre l'Allemagne et la France, communiquant par le Rhin avec la Suisse, la Hollande et l'Angleterre. Il choisit pour retraite Charlottenberg, belle campagne, en face du château célèbre, qui en est séparé par la vallée riante et pittoresque du Neckar. Dans ce paisible asile de la nature, il put consacrer toutes ses journées à l'étude de la Bible, et ses soirées, comme toujours, aux délices de la famille et de l'amitié chrétienne. Il eut le bonheur d'y retrouver plusieurs amis de Gœttingen ou de Rome: Arndt, le chantre inspiré de l'indépendance et de l'unité nationale; Brandis, le philosophe chrétien; Bernay, l'historien critique, et surtout son bien-aimé Richard Rothe, le théologien de l'avenir. Il put enfin dire avec le poëte inconnu:

« De la félicité source pure et féconde,
« Douce amitié, mon cœur se repose avec toi.
« Le monde, où tu n'es pas, est un désert pour moi,
« Es-tu dans un désert, tu me tiens lieu du monde. »

§ 2. *Les deux mondes et les influences générales.*

Et pourtant son génie cosmopolite se trouva bientôt à l'étroit dans ce coin retiré du monde. D'ailleurs, quelle époque fut jamais plus féconde en catastrophes rétrogrades que celle qui suivit la révolution de 1848!

Partout, dans les deux mondes, en Allemagne comme en Italie et en France, en Amérique comme en An-

gleterre, sévissait la réaction ecclésiastique et religieuse, qui a produit les Martyrs modernes de la Liberté de Conscience : les Borczynsky et les John Brown, les Madiaï et les Matamoros etc.

Alors quelques hommes se souvinrent de ces paroles de l'apôtre « N'éteignez pas l'esprit ! où est l'esprit de Christ, là est la liberté ! » Ils se levèrent dans les ténèbres générales, cherchèrent à tâtons l'évangile, firent jaillir du rocher de la science l'étincelle de la foi, et à la clarté de ce flambeau répandirent dans les deux mondes la lumière et la vie !

En Allemagne, ce fut encore de la Saxe, comme au seizième siècle, que partit le mouvement d'émancipation, avec les *Lichtfreunde*. De là il se répandit dans toute l'Allemagne par les églises catholiques-allemandes, la Société de Gustave-Adolphe, et plus tard, par l'Union protestante libérale : Rothe, Schwartz, Schenkel, Ewald, Hase etc.

En Angleterre, c'était Bunsen lui-même qui avait accéléré le mouvement libéral, commencé par Arnold et Hare, encouragé par le prince Albert et continué jusqu'à nos jours par Stanley, les *Essays and Reviews* Colenso, et l'*Ecce homo*.

En France, le signal avait été donné par les Lettres de M. Scherer, à Genève, la *Revue de théologie à Strasbourg*, et entendu à Montauban, Nîmes et Paris.

En Italie, quelques voix rares encore, les Appia, les Gavazzi, les Mazzarella, faisaient entendre les paroles de l'Evangile ; tandis que la voix puissante des Cavour et des Garibaldi prononçait les paroles magiques de « patrie et liberté, » à l'ouïe desquelles l'Italie expirante se relevait pour chasser les tyrans.

En Amérique enfin, la voix prophétique des Channing et des Beecher-Stowe, des Sumner et des Parker, et enfin celle d'Abraham Lincoln, le grand martyr de l'évangile des esclaves, réveillaient déjà les consciences assoupies par les faux prophètes de l'esclavage d'après l'Ancien Testament, et prédisaient le jour de l'expiation sanglante, au nom de la justice du Père de toutes les races.

§ 3. *L'individu et son caractère général.*

Le cœur de Bunsen battait à l'unisson de tous ces grands hommes; il était resté jeune comme à vingt ans; que dis-je? il était peut-être plus jeune qu'à cet âge, où pesait encore sur lui le joug de bien des vieilleries! Tendresse de l'enfance, initiative de la jeunesse, persévérance de l'âge mûr, son génie était arrivé à toute sa plénitude, sans avoir rien perdu de sa vigueur créatrice. Cette plénitude s'épanchait dans la conversation en flots de parole et d'éloquence. Cette pensée féconde était servie par un caractère énergique, infatigable, que tous les circuits de la diplomatie n'avaient pu déshabituer de la ligne droite. Bras, tête et cœur, tout en lui était consacré à la haute Mission de « traduire le sémitique en japhétique, » pour ressusciter la société moderne par l'évangile de liberté.

CHAPITRE II.

PRODUITS THÉOLOGIQUES ET RELIGIEUX.

§ 1. *Œuvre critique prophétique : Signes du temps.* — § 2. *Œuvre philosophique historique : Dieu dans l'histoire.* — § 3. *Œuvre critique biblique : Bible pour la communauté chrétienne.* — § 4. *Évolution suprême de sa pensée : Mort chrétienne.*

§ 1. *Œuvre critique prophétique : Signes du temps.*

C'est avec la conscience de ce grand devoir; c'est *en vrai disciple du Fils de l'Homme* (selon le bel éloge de M. Colani) que Bunsen se mit à l'œuvre en Allemagne. D'ailleurs il entretint toujours un commerce fécond avec l'Angleterre, par de nombreux articles publiés dans l'*Encyclopædia britannica* et par des lettres publiées en tête de traductions anglaises d'ouvrages allemands. Citons entre autres un article sur « Luther, » qu'il était bien digne de comprendre, tant il y avait d'affinité entre ces deux grandes âmes! et une lettre à M^me^ *Susanna Winkworth* sur Eckart, Nicolas de Bâle, Tauler et la *Theologia germanica* dont Bunsen était enthousiasmé comme Luther.

(Été 1854). Mais dès sa retraite à Charlottenberg, sa préoccupation dominante fut de coordonner ses *Études bibliques*, poursuivies durant trente années (1824-1854), dans un grand monument élevé à la gloire de Dieu et consacré à l'édification de la communauté de Christ Il appella successivement MM. Bleek, Haug, Holtzmann, Kamphausen et ses fils Ernest, Henri, et consulta ses amis les plus intimes : Brandis et Rothe pour ce grand œuvre, qui l'occupa jusqu'à ses derniers moments.

(Été 1855). Bientôt il fut distrait du silence de ses méditations par les clameurs de la réaction cléricale en Europe. A Mayence, c'étaient les offenses d'un évêque à l'honneur de la patrie allemande. A Berlin, c'étaient les appels d'un conseiller du Consistoire à la répression de la liberté des cultes par le bras séculier. En Bavière, en Bohème, en Italie, c'étaient les cris des victimes du fanatisme jésuitique. Aussitôt son noble cœur frémit d'indignation et il fit retentir l'Allemagne de ses protestations éloquentes (sept.-oct. 1856). Elles parurent à Leipzig sous le titre de *Signes du temps ou Lettres à des amis sur la liberté de conscience et les droits de la communauté chrétienne*, et portaient pour épigraphe ces mots: *Où est l'esprit de Christ là est la liberté* inscrits dans une *Croix*.

PREMIÈRE LETTRE: DEUX SIGNES DU TEMPS.

La crise actuelle est analogue à celle par où le Césarisme triompha dans l'empire romain. Or l'amour éternel doit être le seul principe de l'ordre dans l'humanité. Donc, l'impuissance du principe de vie à s'élever, selon la loi du progrès, à un organisme supérieur, ou la violence à dépasser les bornes de la nature humaine, voilà les deux principales causes de décadence de toute civilisation. Dans la nôtre, deux éléments sont en lutte: l'*esprit d'association*, qui aspire à la liberté de conscience, seule base solide de la liberté politique, et l'*esprit de hiérarchie*, qui aspire à l'oppression des consciences, source de tous les despotismes sociaux!

DEUXIÈME LETTRE : LETTRE PASTORALE DE M. DE KETTELER, ÉVÊQUE DE MAYENCE.

M. DE KETTELER y accusait la Réforme d'avoir produit 1° en *Allemagne :* la naissance d'une philosophie païenne, et la mort de l'esprit antique d'union, de fidélité, et même la mort de la conscience; 2° en *Europe :* par contre-coup, la décadence des États catholiques! BUNSEN le réfute: 1° par le spectacle des progrès de la civilisation accomplis par la race germanique en Hollande, Angleterre, Amérique et dans le monde entier; 2° et par le contraste de la ruine et démoralisation des États catholiques dans les Deux-Mondes.

TROISIÈME LETTRE : LE JUBILÉ DU MARTYRE DE BONIFACE (5 juin 755).

M. DE KETTELER prônait WINFRIED comme l'apôtre de la Germanie, qui serait ainsi redevable du christianisme à un missionnaire de Rome. BUNSEN lui oppose les missionnaires de l'Asie-Mineure et de la Grande-Bretagne, qui le précédèrent, le surpassèrent en fidélité à la Bible et à Christ et dont quelques-uns furent dénoncés par lui au bras séculier. Avant tout ULPHILAS de Cappadoce, le créateur de l'alphabet gothique, le premier traducteur de la Bible en langue barbare, donc le Père de la civilisation allemande. Et puis, CLÉMENT, COLOMBAN, GALLUS etc., qui portèrent d'Irlande en Germanie le christianisme venu d'Orient.

QUATRIÈME LETTRE : LE MANIFESTE DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES ÉVÊQUES A WÜRZBOURG (1848) (texte Luc III, 7-9).

Les prétentions des papes au droit divin de suprématie sur les États temporels reposent sur des titres

frauduleux, par exemple : la prétendue *Donation de Constantin*, qui a été forgée vers le milieu du huitième siècle, et les prétendues *Décrétales des premiers papes*, qui sont de la fin du neuvième siècle. Elles s'appuient sur les usurpations politiques des Grégoire VII, des Innocent III et des Boniface VIII.

Ces prétentions du moyen-âge, les évêques réunis à Würzbourg les renouvellent aujourd'hui, sous le prétexte de la liberté illimitée des écoles cléricales et de la suppression de tout contrôle de l'État dans les fondations ecclésiastiques.

CINQUIÈME LETTRE : CONFLIT DE BADEN ENTRE L'ÉGLISE ET L'ÉTAT (1853-1854).

Le métropolitain de Fribourg en Brisgau, coalisé avec tous les évêques du diocèse du Haut-Rhin, et 240 évêques d'Europe, avait violé ouvertement les concordats de 1821-1827, excité les fidèles à la révolte contre les lois de l'État et même fait appel à l'intervention des puissances catholiques signataires des traités de Westphalie. Le grand-duc, appuyé par les deux Chambres, avait dû défendre par la force publique les lois attaquées avec un fanatisme tout démagogique.

Bunsen en conclut que les Jésuites peuvent être tolérés comme individus, mais qu'ils sont intolérables comme société secrète; que la centralisation absolue de l'État est incompatible avec l'éducation du peuple à la liberté, et enfin que l'anéantissement de la communauté politique ou religieuse est le vice originel de toutes les monarchies d'État ou d'Église.

SIXIÈME LETTRE : CONFLITS ENTRE LE DROIT CANONIQUE DE ROME ET LA LÉGISLATION CIVILE DES ÉTATS MODERNES.

1° *Conflit pour le mariage:* le Code Napoléon, en instituant le mariage civil, a donné la solution conforme à l'esprit de Christ, parce qu'elle sauvegarde la liberté de conscience. Aussi a-t-elle été adoptée dans une certaine mesure par ROBERT PEEL, CAVOUR, LÉOPOLD Ier et FRÉDÉRIC-GUILLAUME IV.

Mais Rome a toujours protesté contre toutes ces lois civiles, qu'elle traite de sacriléges.

2° *Conflit pour l'éducation :* la France, la Prusse, Baden etc. exigent des candidats au ministère ecclésiastique, de toute confession, un certain degré d'instruction préalable, constaté par un grade universitaire.

Eh bien ! Rome réclame la suppression de tout contrôle sur les écoles et séminaires ecclésiastiques.

3° *Conflit pour la propriété :* tous les États de l'Europe, avertis par les abus du moyen âge, ont dû poser des limites à l'accumulation et à l'administration des biens de main-morte par le clergé séculier ou régulier.

Et pourtant Rome réclame le droit de possession illimité.

BUNSEN en conclut que si l'État moderne ne résiste pas au parti ultramontain, cette réaction finira par lui créer des difficultés inextricables. Le *self-government* seul peut réfréner l'ambition subversive des cléricaux rétrogrades.

SEPTIÈME LETTRE : CONFLITS ENTRE LE CLÉRICALISME ET LA CONSCIENCE CHRÉTIENNE.

Est-ce que toute conviction religieuse impliquerait nécessairement intolérance et persécution ? « Non, mille fois non » répondent Jésus et les Apôtres (Jean XIII, 35;

Matth. XX, 25; 1 Cor. X, 15 etc.). Au contraire, si la conviction religieuse était pure et sincère, elle aurait par là même extirpé l'égoïsme et l'orgueil, racines de toute intolérance.

En effet, une fois que nous nous sommes assimilé une conviction religieuse, nous avons l'orgueil de croire que nous possédons seuls la vérité absolue et, partant, que tous ceux qui divergent de notre opinion sont dans l'erreur absolue. Et, pour comble d'illusion, nous croyons faire acte d'humilité en défendant le dogme de notre cénacle ; tandis que nous ne faisons que substituer l'orgueil du *Nous* à celui du *Moi*. C'est cet orgueil de l'égoïsme qui est la cause-mère de toute intolérance et de toute persécution.

« Aujourd'hui, en 1855, s'écrie Bunsen, nous respi-« rons l'atmosphère de 1617. En vérité, en vérité, je « vous le dis : la réaction cléricale depuis 1848, dans « toute l'Europe, doit fatalement aboutir à des guerres « politico-religieuses et finalement à la ruine des puis-« sances qui s'y abandonneraient ! »

HUITIÈME LETTRE : SOLUTION DES CONFLITS CI-DESSUS, AU POINT DE VUE DE L'ÉTAT VRAIMENT CHRÉTIEN.

1° *Pour le mariage civil :* le divorce n'est légitime qu'en cas d'adultère, et alors il doit entraîner mort civile pour l'époux adultère et succession pour les survivants non coupables.

Pour les mariages mixtes : les parents seuls doivent décider la religion des enfants, et en cas de désaccord le père seul.

2° *Pour l'éducation publique :* la direction des écoles en général et le contrôle des séminaires en particulier sont des devoirs sacrés pour l'État. Mais il doit laisser

aux ministres de chaque confession le soin de l'instruction religieuse.

3° *Pour la propriété d'une Église quelconque*: elle est chose sacrée, pourvu qu'elle soit administrée par la communauté même qui l'a reçue et selon la destination expresse du donateur.

NEUVIÈME LETTRE : L'OPINION DE STAHL SUR LA TOLÉRANCE DANS SON DISCOURS A L'ASSOCIATION ÉVANGÉLIQUE A BERLIN (29 mars 1855).

STAHL, conseiller du Consistoire supérieur de l'Église-unie, y repoussait la tolérance prêchée par la philosophie « indifférentiste et sceptique » du dix-huitième siècle et n'admettait que la tolérance octroyée par « l'État chrétien » aux opinions individuelles, jamais aux congrégations dissidentes.

BUNSEN lui répond que la tolérance absolue des opinions religieuses, individuelles ou collectives, a été prêchée avant tout par JÉSUS-CHRIST et les premiers martyrs de l'Église, et, à leur exemple, par les martyrs de la Réforme et de la Dissidence, tels que JEAN HUSS, ROBERT BROWN, FAUSTE SOCIN, MENNON SIMONS, WILLIAM PENN et surtout ROBERT BARCLAY, dont il cite un magnifique plaidoyer pour la liberté de conscience. Après eux seulement, ce sont les apôtres de la libre-pensée, les VOLTAIRE, les ROUSSEAU, les FICHTE et les SCHELLING, qui ont eu l'honneur de défendre cette cause du crucifié de Golgotha !

DIXIÈME LETTRE : L'OPINION DE STAHL SUR L'ÉGLISE EN GÉNÉRAL ET SUR L'UNION CONFESSIONNELLE EN PRUSSE.

STAHL prétendait que le libre-examen doit être limité par la tradition de l'Église universelle; que la justifi-

cation par la foi individuelle doit être restreinte par la communion avec l'Église officielle, seul véhicule des trésors apostoliques, par le moyen des sacrements et de l'ordination surnaturelle; enfin que l'Union ne consiste pas à sacrifier chacun de son côté sa confession de foi traditionnelle, mais à les compléter réciproquement pour arriver à une formule identique.

Bunsen lui répond que c'est revenir tout simplement au dogme catholique : « Hors de l'Église pas de salut! » qu'il préférerait encore le pape unique de Rome à tous ces papes de Consistoire; enfin que l'union entre les confessions protestantes n'est possible que si chacune laisse au second plan toute divergence dogmatique pour s'unir sur le terrain de l'adoration en esprit et en vérité, de l'organisation autonome et de la Mission intérieure et extérieure.

CONCLUSION : SENS DES DEUX SIGNES DU TEMPS.

« L'antagonisme de la *liberté d'association et du des-*
« *potisme hiérarchique* marque une crise dans l'évolu-
« tion de l'humanité. Si nous avons foi en l'harmonie
« immuable de l'univers, nous devons avoir foi au
« triomphe de la liberté sur le despotisme. En effet,
« l'idéal divin se réalise dans l'histoire, suivant des
« lois aussi irrésistibles que dans la nature.

« L'organe central de la réaction contre ce progrès di-
« vin, c'est le *jésuitisme*. Or il a pour principe l'anéan-
« tissement de la liberté de conscience individuelle et
« collective. Au contraire, le Christianisme a pour prin-
« cipe la métamorphose du *Moi* égoïste en personne mo-
« rale, libre et dévouée à la communauté. Donc, le Jésui-
« tisme est absolument incompatible avec le Christia-

« nisme. Donc, il périra fatalement par le triomphe de « l'évangile de liberté !

« La religion chrétienne est née dans la race sémi- « tique, dans le peuple juif, et son fondateur était Juif, « selon la chair. Partant, les documents originaux du « christianisme, c'est-à-dire l'Écriture sainte, ont né- « cessairement revêtu une conception et un langage « sémitiques. Le Nouveau Testament plonge aussi ses « racines dans les idées sémitiques-abrahamiques. C'est « sous cette forme qu'ils ont été reçus par les peuples « japhétiques (Iraniens, Germains) moteurs actuels du « progrès de l'humanité.

« Il faut donc que ces peuples distinguent la con- « ception sémitique de l'essence de la religion, pour la « traduire en japhétique. Le japhétique, c'est un point « de vue supérieur, c'est l'esprit philosophique, c'est « la conception de l'histoire sous forme de réalisation « d'idées éternelles. Cette évolution, dont les Sémites « étaient incapables, commence avec les Grecs et con- « tinue par les Romains, jusqu'à ce qu'elle atteigne son « point culminant avec les Germains. C'est seulement « une fois dépouillée de son costume national, profane, « et revêtue de la forme japhétique, que la tradition « de l'Écriture sainte deviendra vérité pure, vérité hu- « maine et universelle!

« Or, depuis 1789 et surtout depuis 1848, l'esprit « d'association s'est réveillé et a ressuscité des commu- « nautés religieuses pleines de vie et d'enthousiasme, « soupirant ardemment après la liberté de conscience « absolue et tendant même, par réaction, contre le « césaropapisme à la séparation absolue de l'Église et « de l'État.

« Or c'est la mission du Protestantisme au dix-neu-« vième siècle d'éclairer, diriger et accélérer de toutes « ses forces ce mouvement d'émancipation de la con-« science publique. Si, par malheur, il voulait emprun-« ter des armes à la contrainte et à l'intolérance, il « ne ferait qu'en fournir aux cléricaux pour persécuter « la foi évangélique ! »

(Sept.-oct. 1855). Ces dix lettres, adressées au célèbre ARNDT, le poëte de l'indépendance populaire, eurent presque autant de retentissement que les *Epistolæ obscurorum virorum* d'ULRICH DE HUTTEN, et obtinrent un succès d'enthousiasme en Allemagne et dans toute l'Europe libérale. Trois éditions furent épuisées en quelques mois.

(Oct.-déc. 1855). D'autre part, la *Gazette de la Croix* les mit à l'index. La *Revue* de HENGSTENBERG traita l'auteur de « fils de perdition, fléau de l'Église, » et enfin STAHL, dans une réponse violente, accusa BUNSEN de « conspirer la ruine du christianisme actuel. »

(Avril 1856). Mais SCHENKEL vengea BUNSEN de ces calomnies, en démasquant les tendances des Vieux-Luthériens comme identiques à celles des pharisiens, qui ont crucifié Jésus-Christ et brûlé Jean Huss et tant d'autres martyrs de l'évangile de liberté. ALEXANDRE HUMBOLDT eut aussi l'honneur de défendre le nouvel « Antichrist » contre les délations de panthéisme et démagogisme que les *pères de la foi évangélique* ne manquèrent pas de souffler à l'oreille du pieux Frédéric-Guillaume IV.

Quant à BUNSEN, il sacrifia le plaisir d'une revanche facile au pardon des offenses et à l'amour de la paix, et renonça à publier une seconde dizaine de lettres.

(1856-1857). Il continua tranquillement à publier le cinquième et le sixième volume de son *Égypte*, et l'année suivante (1857), il se rendit à Berlin à l'appel que le roi et le comité de l'Alliance évangélique avaient adressé « à tous ceux qui aiment de cœur le Seigneur Jésus et qui persévèrent dans la foi, seule source du salut! » Il y reçut les marques d'estime et de sympathie de plusieurs anciens amis, malgré leurs divergences dogmatiques. Il reçut entre autres du roi le titre de baron, qu'il avait déjà refusé plusieurs fois. Ainsi BUNSEN restait fidèle au principe de toute sa vie: « Chercher ce qui unit et non ce qui divise! »

§ 2. *Œuvre philosophique historique : Dieu dans l'histoire.*

(1857-1858). La seule réponse de BUNSEN aux anathèmes des Vieux-Luthériens fut la publication à Leipzig de son « *Dieu dans l'histoire,* ou *Progrès de la croyance à un ordre moral dans le monde* (en 3 vol.). »

PROLÉGOMÈNES.

La dédicace, datée de Charlottenberg (18 octobre 1856), porte cette épigraphe : *Principibus populisque! Discite justitiam moniti et non temnere divos*, et est ainsi conçue: « L'humanité, dès l'origine, a eu le pres- « sentiment d'un ordre moral présidant à l'histoire, et la « conscience de sa destination individuelle ou nationale. « Les individus meurent, les nations périssent. Mais l'hu- « manité progresse irrésistiblement vers son type idéal, « qui est *la communauté fondée sur la raison, la justice et « la liberté.* Le moteur de ce progrès incessant c'est l'indi- « vidualité fondée sur la conscience morale, la liberté, « le dévouement. La loi suprême de ce *kosmos* moral,

« aussi inviolable que l'attraction dans le *kosmos* phy-« sique, c'est l'amour. Or les signes du temps actuel in-« diquent la crise finale d'un âge du monde. L'amour « éternel s'avance sur la scène de l'humanité pour juger « et châtier chacun selon ses œuvres. Quiconque, peu-« ple ou prince, État ou Église, a commis le péché « d'égoïsme et d'oppression, sera déchu irrévocablement! « Quiconque, prince ou peuple, a exercé la charité et la « liberté, sera béni aux siècles des siècles. »

La méthode pour cette étude de la Conscience de Dieu en l'Humanité consiste : 1° à observer les principaux phénomènes de toutes les races, langues, religions avec les procédés critiques de la philologie et de l'histoire ; 2° à coordonner ces phénomènes en trois développements parallèles ; 3° à induire de chacun d'eux une série de lois générales ; de chaque série de lois, une série de lois supérieures, et ainsi de suite de généralisation en généralisation à s'élever à la loi suprême du *kosmos* moral.

Le tableau synoptique des trois développements parallèles de la race, de la langue, de la religion, se présente ainsi qu'il suit :

Sinisme. . . { Race jaune. / Langue monosyllabique élémentaire. / Religion du Ciel et de la Famille.

Chamitisme. { Race noire. / Langue de flexion monosyllabique. / Religion des Fétiches ou des Astres.

Touranisme. { Race brune. / Langue d'agglutination. / Religion des Esprits de la nature.

Sémitisme . { Race blanche. / Langue de flexion dissyllabiques. / Religion du Dieu transcendant.

Arisme. . . { Race blanche. / Langue de flexion trissyllabique. / Religion du Dieu immanent.

Christianisme . { Races blanches croisées. / Langues de flexion combinées. / Religion du Dieu transcendant et immanent.

Sinisme ou conscience de Dieu chez les Chinois, bien des siècles avant 5000.

Pour eux la loi et les prophètes sont : Fo-hi, Kong-fou-tseu, Lao-tseu et Tschou-hi.

Les idées-mères qu'ils ont révélées sont : 1° il y a une Raison suprême, dont la loi régit l'univers physique et moral; 2° la Famille est l'image sacrée de cet ordre divin.

Chamitisme ou conscience de Dieu chez les Égyptiens, quelques siècles avant 5000.

Les idées-mères sont : 1° Osiris préside au monde des esprits, qu'il juge et rétribue infailliblement; 2° toutes les âmes sont immortelles et égales devant Dieu, qui les purifie par des épreuves successives (métempsycose); 3° le bien finit toujours par triompher du mal, et, par suite, le bonheur du malheur dans la série des mondes.

Sémitisme ou conscience de Dieu chez les Hébreux, Juifs, Arabes dès 3000 avant Jésus-Christ.

Loi et prophètes : Abraham, Moïse, Élie, Esdras, Mahomet.

Idées-mères : 1° Il y a un seul Dieu, créateur d'une seule humanité; 2° il y a un royaume de Dieu, réalisation progressive du vrai, du juste et du bien dans l'humanité.

Touranisme ou conscience de Dieu chez les Mongols, Ougro-Tatars et Indiens d'Amérique, bien des siècles avant 600.

Prophètes : les « Schamans » ou sorciers, magiciens, enchanteurs.

Idées-mères : 1° Il y a des esprits ou forces mystérieures, qui agissent dans toute la nature; 2° l'extase nerveuse est un moyen de communication immédiate avec la divinité.

Arisme ou conscience de Dieu chez les Aryas de l'Asie centrale, de l'Asie mineure et de l'Europe, dès 4000 avant Jésus-Christ.

Lois principales : Code de Manou, Védas, Zend-Avesta, Théogonie d'Hésiode et d'Homère; Codes de Solon et de Numa, Eddas et Woluspa.

Prophètes principaux : Zoroastre, Sankara, Bouddha, Pythagore, Platon, Cicéron.

Idées-mères : 1° il y a un esprit infini, immanent dans tout l'univers et communiquant avec l'esprit de l'homme; 2° la famille est le sanctuaire de la religion et de la liberté; 3° autonomie de la Cité grecque, de l'État romain, de la Communauté germaine.

Christianisme ou Conscience de Dieu en Jésus de Nazareth.

Idées-mères : 1° Dieu est Esprit, vie, amour infini; 2° cet esprit vit dans la conscience de tout homme, mais est paralysé en tout ou partie par l'égoïsme de la chair; 3° cet esprit a vécu dans la conscience de Jésus-Christ, dans toute sa plénitude, parce que Jésus avait radicalement anéanti l'égoïsme de la chair; 4° cet esprit vivra dans la conscience de tout homme ou communauté, avec une plénitude croissante, à mesure qu'il diminuera l'égoïsme en s'identifiant à Jésus; 5° le mal est l'abus du libre-arbitre au profit de l'égoïsme de la chair, mais tourne, par l'effet de la Providence, au profit du bien; 6° la foi est un rapport personnel, immédiat de la conscience individuelle avec Dieu; 7° la vie éternelle

consiste à s'unir à Dieu par l'esprit de vie et d'amour; 8° la vraie religion, c'est l'esprit de dévouement à la volonté de Dieu, et le vrai culte, c'est une vie de sacrifice au bonheur de nos frères; 9° la communauté chrétienne est le véhicule de la vie divine dans l'humanité, dont elle détermine le progrès; 10° la communauté, en tant que fondée sur la libre foi de chacun de ses adhérents, doit jouir d'une autonomie absolue; 11° la révélation de Dieu en Jésus-Christ est le couronnement des révélations progressives de Dieu dans toutes les races; 12° le royaume de Dieu sur la terre est un et indivisible, car tout le développement de la conscience de Dieu en l'humanité avant Jésus-Christ converge vers une grande personnalité se sacrifiant pour le salut du monde; 13° le royaume de Dieu progresse par l'activité des individus ou communautés, régénérés en Christ et organisés en *self-government*: 14° le royaume de Dieu ne triomphera qu'après avoir transfiguré tous les éléments charnels du *Kosmos* moral par l'esprit de Dieu!

[*Conscience de Dieu dans la communauté chrétienne persécutée* (30-313).

La loi unique pour elle c'est la Bible. Les prophètes principaux sont: Ignace, Valentin, Marcion, Clément d'Alexandrie, Origène, Hippolyte, Tertullien.

Idées-mères: 1° pour le dogme, c'est que l'Éternel s'est incarné en Christ, et, depuis la résurrection, que Christ s'incarne en la communauté des fidèles; 2° pour le culte, c'est le sacrifice du moi égoïste à la communauté; 3° pour le gouvernement, c'est le système épiscopal-synodal.

Conscience de Dieu dans l'Église romaine dominatrice (325-1857).

Lois fondamentales : Symboles œcuméniques, Canons apostoliques, Décrétales etc. Prophètes principaux : Athanase, Augustin, Benoît de Nursie, Jean Scot-Erigène, Abailard, Dante et Michel-Ange, Pétrarque et Raphaël, Savonarole et Palestrina, Bossuet et Fénelon, Châteaubriand et Mozart etc.

Idées-mères : 1° pour le dogme, Trinité abstraite et sans vie ; 2° pour le culte, Jésus, Marie, les Saints, l'Hostie, identifiés à Dieu successivement, d'où la Divinité matérielle et multiple ; 3° pour le gouvernement, le prêtre, l'évêque, le pape, substitués peu à peu à la communauté des fidèles, d'où une centralisation écrasante.

Conscience de Dieu dans la communauté chrétienne réformée (1000-1857).

Loi unique : La Bible.

Prophètes de la théologie : les Cathares, Valdo, Tauler, Thomas à Kempis, Wicliff, Huss, Luther, Calvin, Zwingli, Böhme, Schleiermacher et Channing.

Prophètes de la science : Kepler, Newton, Leibnitz, Kant, Humboldt, Schelling.

Prophètes des beaux-arts : Shakespeare et Milton, Schiller et Gœthe, Hændel et Bach, Kaulbach et Ary Scheffer, Rousseau et Byron.

Idées-mères : 1° la Foi personnelle en Christ est la condition unique du salut ; 2° le sacrifice de l'égoïsme est l'acte essentiel du culte ; 3° l'autonomie de la communauté est la base fondamentale de la liberté dans l'Église, comme dans l'État.

Pour l'histoire : 1° le sentiment du Divin dans la nature et dans l'humanité se retrouve à tous les degrés de la race, comme moteur originel de la religion, de la littérature et enfin de toute la civilisation; 2° langage et religion sont produits corrélatifs de l'énergie organique de cette vie divine dans l'homme.

Pour la philosophie de l'histoire : 1° il y a eu un progrès objectif de la conscience de Dieu, d'Abraham et de Zoroastre à Schelling; 2° ce progrès consiste dans l'évolution de l'esprit inconscient à l'esprit conscient; de la fatalité organique à la liberté morale, par le moyen de grandes personnalités. 3° le progrès de la conscience de Dieu dans une race lui donne tôt ou tard la direction de la civilisation et, partant, la prépondérance; 4° la communication, le croisement progressif de toutes les races, voilà le but de la Providence dans l'histoire; 5° ce mélange des races résoudra toutes les antinomies qui font obstacle au progrès; entre autres celles d'individu à communauté, de nation à race, de race à humanité, et produira l'harmonie des trois grands facteurs : Dieu, l'homme, l'humanité.

Pour la religion : 1° l'essence unique de toutes les religions, c'est la conscience de Dieu révélée par une grande personnalité morale à sa communauté, à son peuple, à sa race; 2° les symboles n'ont de valeur qu'en tant qu'images de l'idée, et stimulants de la conscience de Dieu; 3° la personne humaine ne trouve son rapport exact à la Divinité que dans la vraie religion; 4° le christianisme n'a de norme objective que dans la Bible,

en tant qu'histoire de Dieu dans l'humanité, avec Christ pour centre ; 5° le christianisme de la Bible n'est pas fondé sur le miracle, mais sur l'action permanente et régulière de Dieu dans la nature et dans l'histoire ; 6° pas de communauté religieuse durable sans une communauté politique adjacente, toutes deux fondées sur la conscience de Dieu, et se complétant réciproquement ; 7° en toute crise de religion, le débordement des mensonges et violences de tel ou tel de ses organes est signe infaillible de ruine pour ce dernier.

Pour la politique : 1° tout État fondé sur une conscience de Dieu pure et noble grandit à mesure qu'elle s'élève, jusqu'à la prépondérance dans le monde ; 2° au contraire tout État où la piété et le dévouement s'éteignent et où l'impiété et l'égoïsme s'allument s'abaisse jusqu'à l'entière décadence ; 3° l'autonomie de l'individu et de la communauté sous les lois de la justice et de la charité, voilà le seul principe de gouvernement conforme à l'esprit du Christ.

Résultat final pour la civilisation : 1° toute civilisation dépourvue de conscience de Dieu n'est qu'une barbarie vernissée ; 2° toute civilisation vraiment grande a pour principe une haute conscience de Dieu incarnée dans un peuple tout entier.

TROISIÈME PARTIE : CONCLUSIONS SUR LE DÉVELOPPEMENT PRÉSENT ET AVENIR DE LA CONSCIENCE DE DIEU DANS L'HUMANITÉ.

Pour la science : 1° la philologie, l'histoire et la philosophie moderne, doivent se combiner en synthèse pour créer la science positive de l'esprit humain ; 2° il faut commencer par trier et ordonner en catégories logiques les phénomènes du langage, de la race, de la religion.

Pour l'École : 1° la pédagogie moderne doit se proposer le développement harmonique de la conscience de Dieu chez les enfants; 2° l'éducation primaire dans chaque pays doit avoir pour base la langue maternelle, l'histoire nationale et l'histoire universelle avec la Bible et Christ pour centre; 3° l'éducation secondaire doit avoir pour base la littérature classique et la philosophie de l'humanité; 4° l'éducation tertiaire doit se spécialiser et se répartir entre les diverses sciences d'application, sciences naturelles, mathématiques, médicales, juridiques, morales et politiques; 5° l'éducation à tous ses degrés doit former non pas des gens de bureau, mais des hommes d'action, en vue de la famille, de la patrie, de l'humanité; 6° dans ce but, elle doit fortifier l'organisme physique par la gymnastique et par l'exercice militaire obligatoires pour tous les citoyens, et développer l'initiative morale par des entreprises pratiques.

Pour l'Église : 1° aucune forme actuelle de la doctrine, du culte et du gouvernement ecclésiastique n'est à la hauteur de la conscience de Dieu dans la civilisation moderne; 2° la communauté religieuse à l'avenir doit être l'organe autonome et actif de la doctrine, du culte et du gouvernement; 3° l'idée-mère doit en être « sacrifice de l'égoïsme individuel ou collectif; » 4° le service divin doit se composer d'éléments permanents et d'éléments variables; 5° les éléments permanents sont la lecture de la Bible et le chant des cantiques, et les symboles du Baptême et de l'Eucharistie; 6° les éléments variables sont la prière et la prédication, qui doivent jaillir spontanément du cœur des fidèles ou du pasteur.

Pour l'État : 1° la forme de gouvernement politique

à l'avenir doit être le *self-government*; 2° cette autonomie ne peut s'établir que par la régénération de la conscience morale chez le peuple; 3° les aberrations du communisme ne peuvent être prévenues que par le progrès du sentiment de solidarité entre toutes les classes et par la réforme équitable des conditions économiques dans la Société moderne.

Pour l'humanité : 1° la croyance populaire à la fin du monde est un symptôme de la crise politique et religieuse, qui annonce une catastrophe européenne; 2° cette catastrophe sera un jugement de Christ sur le Monde et amènera un progrès nouveau du royaume de Dieu sur la terre; 3° l'esprit humain doit réaliser l'idéal divin par un progrès indéfini, et aboutir au triomphe du vrai, du bien et du beau dans l'humanité.

(1858). Tel est le couronnement de «*Dieu dans l'histoire.*» Cette tentative titanesque de dérober au Ciel l'énigme de l'avenir ne manqua pas d'exciter les anathèmes des adorateurs du passé. Mais Bunsen trouva des défenseurs dans la personne d'Alex. Humboldt, de Frédéric-Guillaume IV qui le fit entrer à la « Chambre des Seigneurs,» et du prince royal (Guillaume I) qui l'invita à son installation comme régent à Berlin.

§ 3. *Œuvre critique-biblique : Bible pour la communauté chrétienne.*

(1858). Cette même année parurent à Leipzig, chez Brockhaus, les premières livraisons du *Bibelwerk* de Bunsen sous ce titre : *La Bible : Élaboration complète pour la communauté chrétienne.* C'était la cathédrale de l'avenir qu'il voulait élever en l'honneur de Christ et de

son Église. Mais l'homme propose et Dieu dispose: ce chef-d'œuvre du génie théologique resta inachevé comme tant d'autres de l'art gothique au moyen-âge. Bunsen n'eut que le temps d'en tracer le plan et d'en élever, pour ainsi dire, la nef et l'abside; laissant à quelques amis de cœur et de talent le soin d'en prolonger les lignes interrompues et d'achever les arcs de cercle suspendus par la mort du grand architecte. En voici une esquisse complète:

PREMIÈRE PARTIE : TRADUCTION ET ÉCLAIRCISSEMENT DE LA BIBLE.
PROLÉGOMÈNES.

(Automne 1858). *Avant-propos adressé à la communauté chrétienne.*

Bunsen développe cette observation générale que « la Bible n'est pas lue par ceux qui pourraient la comprendre, et qu'elle n'est pas comprise par la plupart de ceux qui la lisent, » et que la science moderne a le devoir de donner à la communauté de l'avenir une version de la Bible indépendante de toute confession exclusive et fidèle aux lois générales de la philologie, de l'histoire et de la philosophie.

Canon de la Bible: Bunsen arrive aux résultats suivants :

1° Pour l'Ancien Testament.

(— 700). Les « Gens d'Hiskias » (Prov. XXV, 1), sorte d'Académie des Inscriptions et Lettres sacrées d'Israël, fondée par ce Roi, closent le Canon de « la Loi » (Pentateuque, Josué), et commencent la collection des Documents historiques (Proverbes, Psaumes).

(— 625). Josias fait faire l'anagnose solennelle de tout ou partie de la Loi.

(— 450). Ezras clôt le Canon des « Anciens Prophètes » (Juges, Samuel, Rois).

(— 150). Les Makkabis closent le Canon des « Nouveaux Prophètes » (Ésaïe, Jérémie, Ézéchiel et les Douze petits), et le Canon des « Écrits » ou « Kethoubim » (Psaumes, Proverbes, Hiob, Daniel, Ezras, Chroniques, Cantiques, Ecclésiaste, Ester, Lamentations et Ruth).

Par là est clos le Canon hébreu de l'Ancien Testament pour les Juifs de Palestine.

(— 280). Les Juifs d'Alexandrie commencent la Version hellénistique, dite des « Septante. »

(— 150). Ils y introduisent peu à peu les « Apocryphes grecs, » qui n'ont jamais pu entrer dans le Canon hébreu de Palestine.

2° Pour le Nouveau Testament.

(Jusqu'à + 150). Les collections des Épîtres et des Évangiles sont très-divergentes.

(Jusqu'à + 200). Les collections convergent vers une même série, qui exclut l'Épître aux Hébreux, la deuxième de Pierre, la deuxième et la troisième de Jean, celles de Jacques et de Jude, et enfin l'Apocalypse.

(Jusqu'à + 360). Les collections divergent de nouveau en Orient et en Occident.

(De 360 à 419). Le Canon du Nouveau Testament est clos définitivement, sous sa forme actuelle, par les Conciles de Laodicée et de Carthage.

Texte de la Bible : La science moderne possède un apparat critique d'une richesse incomparable pour l'édition d'une « Triglotte. »

1° Pour l'Ancien Testament :

Il faut prendre pour base le texte hébreu des Maso-

rètes, en le rectifiant, au besoin, par le texte grec des Septante et le texte latin de la Vulgate.

2° Pour le Nouveau Testament :

Il faut prendre pour base le texte grec du « Sinaïticus » et du « Vaticanus, » en le rectifiant, au besoin, par le texte syriaque de la « Peschito » et par le texte latin de la « Vetus Itala » et de la « Vulgate. » Ajoutez encore les Variantes des Pères, surtout Origène et Jérôme.

Synchronisme de l'histoire de la Bible (Palestine) avec celle de l'Égypte et de l'Assyrie.

Bunsen en dresse le tableau en trois colonnes parallèles, d'après les découvertes les plus récentes des hiéroglyphes et des inscriptions cunéiformes. Entre autres il fixe la date de Joseph à — 2750, d'après une inscription hiéroglyphique retrouvée à Beni-Hassan, en Égypte, et prouve, d'après Manéthon et Diodore, qu'il a été ministre de Sesourtesen I (Sesostris), le bâtisseur des Pyramides et des Temples. Il fixe la naissance de Moïse à — 1368, sous Ramessès II, l'initiateur du canal de Suez et le bâtisseur de Karnak, Phi-Thoum et Ramsès, villes citées dans la Bible, et dont les ruines ont été retrouvées par Lepsius.

Tableau des poids, mesures et monnaies hébraïques.

Atlas de la Bible, dressé par Henri Lange, et où l'on remarque : 1° une carte des plateaux de l'Asie centrale, berceau de l'humanité antédiluvienne; 2° une carte de la dispersion des Sémites, Chamites, Japhétites; 3° une carte de la Palestine, d'après Van de Velde; 4° une carte-paysage de la Galilée.

1er volume : *la Loi* (traduction et commentaire),

contient la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres, le Deutéronome.

2e volume : *les Prophètes* (traduction et commentaire), contient : 1° les Prophètes historiens : Josué, Juges, Samuel, Rois; 2° les Prophètes orateurs : Ésaïe, Jérémie, Ézéchiel et les Douze petits Prophètes.

3e volume : *les Écrits* (traduction et commentaire), contient 1° les Hagiographes : Psaumes, Proverbes, Job, Daniel, qui ont paru, et Cantique, Ecclésiaste, Ester, Lamentations et Ruth, qui sont en préparation par Ad. Kamphausen ; 2° les Apocryphes, en préparation par le même.

4e volume : *le Nouveau Testament* (traduction et commentaire), contient : 1° les Quatre Évangiles et les Actes; 2° les Épîtres ; 3° l'Apocalypse.

N. B. On remarque dans ces quatre volumes la division générale du Canon hébreu, des subdivisions logiques substituées aux anciens chapitres et versets qui sont rejetés en marge, une traduction précise et fidèle à l'original, et enfin, des notes géographiques et historiques, qui projettent sur les origines obscures de la race Sémitique la lumière des sciences orientales.

DEUXIÈME PARTIE : DOCUMENTS ORIGINAUX DE LA BIBLE. PROLÉGOMÈNES.

(*Octobre 1859*) *Avant-propos adressé à la communauté chrétienne.*

Bunsen revendique énergiquement pour elle la liberté d'examiner la Bible pour y découvrir la vérité de la parole de Dieu, déclare que le dogme de l'inspiration mécanique tue foi et vie chrétienne, enfin que la science moderne doit restaurer la Bible en tant qu'histoire de la Providence dans l'humanité.

Devoirs de la critique historique vis-à-vis des documents originaux de la Bible.

Il faut : 1° sentir l'esprit unique qui pénètre les couches si variées de la tradition biblique ; 2° reconnaître dans la Bible un miracle unique : la révélation de l'action permanente de Dieu dans la nature et dans l'humanité, en deux mots : la Providence et la liberté morale ; 3° examiner les prétendus miracles extranaturels, en triant les couches diverses qui ont formé la légende traditionnelle.

Couches successives du terrain historique de la Bible.

1° Originaux isolés : d'abord des chants populaires ou des paroles mémorables transmis oralement, puis des actes officiels transmis par écrit ; 2° collections d'originaux transcrits à mesure et assez fidèlement ; 3° compilations chronographiques, qui ont rapproché, transposé et fondu les documents de source diverse en une seule rédaction : le texte actuel.

5e VOLUME : *Loi et anciens prophètes* (critique historique et littéraire), contient : 1° la critique historique appliquée aux livres du Pentateuque, de Josué, des Juges, de Samuel et des Rois ; 2° la critique littéraire, qui en déduit les couches de formation successive, d'où la chronologie suivante :

Vers 1300 : « Décalogue, » « Acte de l'alliance » (Exode XXI-XXIII, 39) et quelques autres originaux de Moïse.

Vers 1050 : « Livre des Origines, » première collection d'originaux historiques par les écoles des prophètes.

Vers 700 : « Pentateuque et Josué, » compilation par l'académie d'Hiskias.

6e VOLUME : *Nouveaux Prophètes et Psaumes* (critique historique et littéraire), en préparation par H. HOLTZMANN, contiendra :

1° Les documents originaux des Prophètes en quatre périodes.

2° La restauration critique des Psaumes en trois périodes : jusqu'au schisme, jusqu'à la restauration, jusqu'aux Makkabis.

Voici, d'après les appendices de *Dieu dans l'histoire*, la chronologie des Prophètes, selon BUNSEN :

(Vers 960). Joël, premier prophète de la période anté-assyrienne.

(Vers 800). Jonas-ben-Amittaï, auteur du cantique de Jonas (II, 3-10), Amos de Thekoa et Daniel, prophète dont il ne reste que la légende.

(745-680). Yeschaïa (Ésaïe), le grand prophète de la période assyrienne, dont l'édition complète et authentique ne comprendrait que les chap. I à XII; XIV, 24, à XX; XXI, 11, à XXIII; XXVIII à XXXIII, et aurait été publiée par Baruch.

(750-700). Hoséa, Tsacharya (Zacharie), IX à XIV), Micha, Nahum.

(625-580). Yrmyahou (Jérémie), le grand prophète de la période babylonienne, dont l'édition complète et authentique ne comprendrait que les chap. I à XLIX, et aurait été publiée par BARUCH.

(625-565). Zephania (Sophonie), Habacuc, Hizkiel (Ézéchiel) et Obadya (Abdias).

(585-545). Baruch, le dernier prophète de l'exil, réfugié en Égypte, où il aurait publié les Lamentations et quelques Psaumes, Job, et surtout les chapitres d'Ésaïe, XIII à XIV; XXI, 1 à 10; XXIV à XXVII; XXIV

à XXXV; XL à XLVI; enfin les chapitres de Jérémie, L à LI.

(519-518). Haggaï (Aggée) et Zacharya. (Zach. I à VIII), et (— 404) Malachi, les trois prophètes de la période persane.

(— 300). Pseudo-Jonas, qui n'aurait pris au vrai Jonas que le Cantique II, 3 à 10.

(— 169). Pseudo-Daniel, qui n'aurait pris au vrai Daniel que la légende des quatre animaux et serait une apocalypse, composée peu après l'insurrection des Makkabis et peu avant la profanation du temple par Antiochus Épiphane.

7e volume : *Hagiographes et Apocryphes* (critique historique et littéraire) en préparation, par H. Holtzmann, contiendra :

1° Une édition critique des Proverbes, Job, l'Ecclésiaste; 2° une édition critique de Daniel, Maccabées, Ecclésiastique etc.; 3° un calendrier de l'histoire des Juifs d'Alexandre à Hérode, montrant le développement de la théologie et de la littérature des Juifs dans la période obscure de Malachie à Jésus-Christ.

8e volume : *Nouveau Testament* (critique historique et littéraire). L'ensemble est de H. Holtzmann, mais conserve de précieuses reliques de Bunsen, qui sont :

1° Solution du problème de l'harmonie des Évangile; 2° paroles ailées sur l'Apocalypse; 3° notes sur les Épîtres catholiques.

En voici les principaux résultats :

Pour la chronologie des évangiles.

(Vers 67). Le deuxième évangile est le prisme qui réfracte le plus fidèlement les catéchismes de Pierre et en

général la tradition palestinienne, a été écrit peu après le martyre de Pierre (66), à Rome et pour les Romains; sans doute par JEAN dit *Marc*, compagnon de Pierre.

(Vers 73). Le troisième évangile est un essai de compilation chronologique appliqué à la tradition palestinienne, écrit peu après la ruine de Jérusalem (70) à Rome et pour des ethnico-chrétiens, sans doute par LUC, compagnon de Paul.

(Vers 95). Le premier évangile est une compilation sans chronologie des *Logia* de Mathieu, du proto-Marc et de la tradition palestinienne, déjà très-légendaire.

(Vers 97). Le quatrième évangile est un hommage mystique rendu à Jésus de Nazareth, en tant que Fils de Dieu, Fils de l'Homme et Sauveur de l'humanité. Il aurait été dicté à Éphèse par l'apôtre JEAN, pour rectifier la chronologie des synoptiques et compléter leur catéchisme élémentaire. Il aurait été revu et publié avec un appendice (chap. XXI) par quelques disciples de l'apôtre, après son martyre sous Domitien (95).

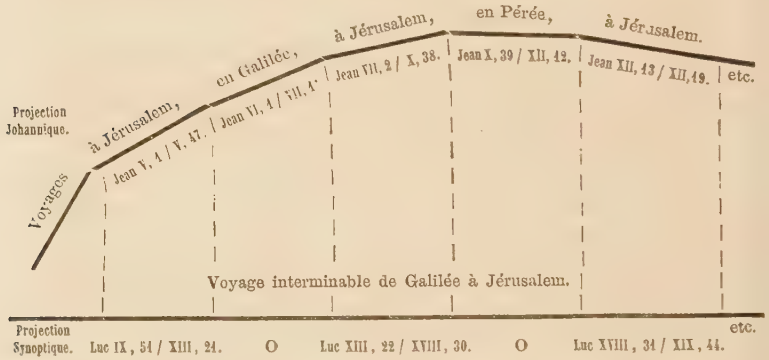
Pour l'harmonie des évangiles.

Au point de vue dogmatique, les trois Synoptiques reflètent le catéchisme élémentaire que les apôtres et missionnaires prêchaient aux masses populaires de Palestine et d'Orient; le quatrième évangile, au contraire, réflète le catéchisme supérieur, que Jésus-Christ confiait aux seuls intimes, et que JEAN l'apôtre a réservé pour les fidèles gnostiques.

Au point de vue chronologique, voici la solution de BUNSEN, expliquée par l'opération élémentaire de la géométrie descriptive. Soit la vie de Jésus représentée par une ligne brisée dans l'espace. Prenons pour

plan de projection horizontale un plan perpendiculaire au plan de la ligne, et pour plan de projection verticale un plan perpendiculaire au plan horizontal.

La projection horizontale de la ligne brisée sera une ligne droite, qui représente assez bien la tradition synoptique. La projection verticale, au contraire, sera une ligne brisée, qui représente la tradition johannique. Voici la figure pour les récits du dernier voyage de Jésus, selon Luc et selon Jean :



Cela posé, pour coordonner chronologiquement les deux traditions sur la vie de Jésus, il n'y a qu'à coordonner les deux projections de la ligne brisée. Pour cela, il faut partager les grandes sections de la projection synoptique (Enfance. — Séjour en Galilée. —Voyage interminable vers la Judée. —Discours accumulés à Jérusalem. — Passion) proportionnellement aux petites sections chronologiques de la projection johannique. Telle est la solution mathématique que donne Bunsen du fameux problème des évangiles, que beaucoup de théologiens croient aussi impossible à résoudre que la quadrature du cercle !

Pour la chronologie des Épîtres.

Première évolution : activité de Pierre, ou prépondérance de l'idée judéo-chrétienne.

(41-64). Épîtres de Jacques, de Pierre, de Jude. Dans la première épître de Pierre la masse de I, 8 à III, 8, est interpolée.

Deuxième évolution : activité de Paul, ou prépondérance de l'idée ethnico-chrétienne.

(54-61). Épîtres de Paul aux Thessaloniciens, Galates, Corinthiens, Romains.

(62-64). Épîtres de Paul aux Colossiens, Éphésiens, Philippiens, Tite et Timothée, écrites entre les deux captivités de l'apôtre, martyr à Rome (66).

(65). Épître d'Apollos aux Hébreux.

Troisième évolution : activité de Jean, ou prépondérance de l'idée mystique chrétienne.

(68-97). Apocalypse, les trois épîtres de Jean, le quatrième évangile de Jean, apôtre.

TROISIÈME PARTIE ET NEUVIÈME VOLUME : PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE DANS LA BIBLE.

Section I. *L'histoire du monde dans la Bible.*

(1860, à Bonn). *Avant-propos adressé à la communauté chrétienne.*

Bunsen y développe sa conviction intime, héritée de Niebuhr, c'est que la critique historique de la Bible augmente la foi du chrétien, loin de la diminuer. A ses yeux, la Bible est, de tous les livres sacrés de l'humanité, le miroir où se réflète le plus clairement l'ordre divin dans l'histoire du monde, le développement de la conscience de Dieu par une série de grandes personnalités morales, d'Abraham à Jésus-Christ : enfin

l'harmonie des trois grands facteurs : Dieu, l'homme, l'humanité.

Tableaux de lectures pour chaque matin et chaque soir de l'année, répartissant toute la matière de la Bible en trois périodes : de Préparation, de Christ, de l'Église, comme dans le *Recueil de chants et prières.*

Section II. *La Bible dans l'histoire du monde.*

(1859, à Cannes). *Avant-propos à la communauté chrétienne.*

Jésus de Nazareth est, aux yeux de Bunsen, la plus haute personnalité morale qui ait paru dans l'humanité; le point de convergence de toutes les espérances d'Israël, comme des aspirations plus ou moins conscientes de toutes les races, l'harmonie vivante de Dieu, de l'homme et de l'humanité ! Tout homme est une incarnation partielle et virtuelle de l'idéal divin (*Logos*) ; Jésus seul a été l'incarnation totale et réelle de cet idéal.

Biographie critique de Jésus de Nazareth.

La méthode consiste à coordonner chronologiquement les quatre évangiles selon le procédé mathématique ci-dessus, et puis à trier historiquement les documents originaux, suivant les couches de formation successives que nous avons vues. Le caractère distinctif de cette biographie, c'est que Bunsen montre le développement progressif de la vie divine dans la personnalité humaine de Jésus et en marque les étapes graduelles par des dates précises.

Voici un aperçu chronologique de cette « Vie de Jésus » :

(— 4). En février, peu avant la mort d'Hérode Ier naissance naturelle de Jésus à Bethléhem, du mariage de Joseph et de Marie.

(— 4). En mai, après la présentation à Jérusalem, retour à Nazareth, où Jésus passe toute son enfance et l'apprentissage de charpentier chez son père.

(+ 8). En avril, pour la fête de Pâques, voyage à Jérusalem; adolescence et méditations profondes sur la Loi et les Prophètes, à Nazareth.

(+ 27). En février, baptême et premiers disciples; à Béthanie de Pérée. En mars, débuts à Cana, Capernaüm, en Galilée.

En avril, premier voyage à Jérusalem, à la fête de Pâques.

De mai à novembre, séjour au désert et dans les montagnes de Judée (tentation).

Mi-décembre, retour de Judée par la Samarie en Galilée.

(+ 28). Janvier-février: Prédications et guérisons populaires en Galilée, dans les synagogues, sur la plage et sur la montagne.

En mars: Voyage de Galilée par la Pérée à Jérusalem pour la fête de Pourim.

En avril: Retour en Gaulanitide, peu avant Pâques (multiplication des pains).

En mai: Pointe en Phénicie et dans l'Hermon (transfiguration).

De juin à septembre: Suite des succès en Galilée.

Octobre à décembre: Séjour à Jérusalem, à la fête des Tabernacles et de la Dédicace.

(+ 29). De janvier à mars: Retraites à Béthanie (Pérée) et à Éphraïm.

12 avril, dimanche: Repas de Béthanie (Judée).

13 avril, lundi: Entrée triomphale à Jérusalem.

14 et 15, mardi et mercredi: Discours prophétiques au pied du Mont des Oliviers.

16, jeudi soir : Repas et discours d'adieux ; agonie à Gethsémané.

17, vendredi, de midi à trois heures : Crucifixion.

18, samedi : Attente anxieuse du Messie glorifié.

19, dimanche etc. : Apparitions de Jésus à ses intimes.

N. B. On connaît déjà le point de vue de Bunsen sur le surnaturel : il n'y a qu'un grand miracle, l'action permanente de Dieu dans la nature et dans l'histoire, mais action constante et régulière.

Pour les guérisons extraordinaires de Jésus, elles seraient dues à une influence encore peu connue de la prière et de la parole d'un génie supérieur sur le système nerveux des croyants exaltés par la foi religieuse.

Pour la tentation, la transfiguration, l'apparition du ressuscité aux cinq cents disciples, à Jacques et à Paul et à l'Ascension, ce seraient des visions extatiques, grossies par la légende populaire.

Mais pour les apparitions à Marie de Magdala, à Pierre, Jean et aux onze Apôtres, il se pourrait que Jésus, sorti d'une léthargie quasi-mortelle, par la prépondérance de son esprit sur la chair, fût apparu en personne à quelques disciples intimes, pour disparaître ensuite incognito dans un coin obscur de la Phénicie.

§ 4. *Évolution suprême de sa pensée. Mort chrétienne.*

Ainsi Bunsen put encore poser le couronnement de l'édifice de son *Bibelwerk* avant d'en avoir achevé toutes les parties (1858). Il était temps. Dès la fin de l'année il était atteint de l'hydropisie du cœur qui devait l'em-

porter. Il alla demander quelques années de vie en vue de son *Bibelwerk* à ce paradis terrestre dont Mignon disait : «*Kennst du das Land wo die Citronen blühen?*» Il passa l'hiver à Nice et à Cannes, avec son fils Ernest, marié à une nièce d'Élisabeth Fry, et quelques jeunes et savants amis, qui l'aidèrent pour la partie critique de sa *Vie de Jésus*. C'est là aussi qu'il rédigea son *Portrait de Jésus*, qui a été fondu par H. Holtzmann dans le 9e volume du *Bibelwerk*.

(1859). Au printemps, il retourna à Charlottenberg pour se rapprocher de sa patrie, de ses intimes et pour accélérer la publication de son œuvre suprême. Mais la maladie faisait des progrès impitoyables: il fallut songer à un second hiver dans le Midi. Cette fois, au lieu de passer par la Suisse, il voulut prendre le chemin de la France, pour voir à Paris les hommes du réveil des études bibliques.

(Nov. 1859). En effet, pendant un séjour de quelques semaines dans « cette grande Babylone, » il s'entretint des intérêts religieux et des aspirations éternelles de la France, de l'Allemagne, de l'Europe, de l'humanité avec plusieurs penseurs éminents, entre autres avec MM. Coquerel, de Pressensé et surtout avec Ernest Renan, vers lequel l'attirait une secrète sympathie. Il fut douloureusement frappé des discussions qui régnaient dans le monde théologique, entre des hommes faisant tous profession de libéralisme en religion comme en politique, et tenta quelques essais de conciliation, mais en vain! Ses nobles efforts vinrent se briser contre des ambitions ou des rancunes personnelles et, surtout, contre cette «Muraille de Chine» qui déjà à Gœttingen avait failli le détourner de la carrière biblique, je veux dire le dogme de la « Théopneustie plénière. »

Aussi, en quittant Paris, disait-il à Athanase Coquerel fils: «C'est contre la croyance à l'inspiration mécanique et absolue de la Bible qu'il faut concentrer tous vos efforts; car c'est là le grand obstacle au progrès des études bibliques et de la vie chrétienne!» Paroles prophétiques et dont les débats ultérieurs, sur les versions de la Bible et sur les confessions de foi, n'ont que trop prouvé la justesse inexorable!

(1859-1860). Bunsen passa l'hiver suivant à Cannes, où il reçut les derniers épanchements de Tocqueville mourant et la dédicace du « Cantique des Cantiques » de Renan, qui reflète si bien l'harmonie de ces deux esprits : « Dans l'Église que nous édifions, dit-il, tout « sert au but de l'éternité! Nos entretiens (à Paris) me « révélèrent de combien de joies la vie serait pleine, si « on savait l'art de se passionner pour tout ce qui est « beau et vrai! Lisez, ce printemps, la pastorale de Su- « lem sous vos orangers de Cannes, et venez bientôt « nous redire que la science est une chose jeune, qu'elle « suppose la fraîcheur de l'âme et que quand elle rem- « plit la vie, elle empêche de vieillir! »

(1860). C'est à Cannes que nous pouvons marquer le dernier terme de l'évolution religieuse de Bunsen. Tâchons de l'embrasser d'un coup d'œil de Gœttingen à Cannes, durant près d'un demi-siècle, de 1812 à 1860.

Bunsen avait éprouvé successivement une répulsion instinctive contre les réactions politico-religieuses qui avaient suivi 1815, 1830 et 1848. Au contraire, il avait senti une attraction sympathique pour le réveil de la science, de la foi et de la liberté en Allemagne, en Italie, en Angleterre et dans les Deux-Mondes. Sous

l'impulsion de ces deux forces, qui s'ajoutaient étant dirigées dans le même sens, Bunsen s'était peu à peu dégagé des étreintes du vieux luthéranisme et était parvenu à la glorieuse indépendance des disciples de Christ et de Christ seul!

Parvenu à la cîme des honneurs de la science et du génie, il pouvait bien s'écrier avec le grand apôtre des Gentils: « Tout est à nous, et nous sommes à Christ et Christ est à Dieu! » Mais il n'oubliait jamais qu'il faut conserver la simplicité d'un enfant pour entrer au royaume des cieux.

Il était resté d'une bonhomie, d'une tendresse poussée jusqu'à l'humilité la plus sincère et jusqu'à l'abnégation la plus complète. Des amis de Bunsen, qui le virent dans ses dernières années, nous ont raconté mille traits de cette naïveté du cœur qui ne se rencontre que chez les génies chrétiens; entre autres un service de missions à l'école du dimanche de Coppet, qu'il improvisa, sur la prière de M^me^ la baronne de Stael, pour remplacer le pasteur du village, tombé subitement malade.

Voilà un signe de communion avec ses anciens amis du « parti évangélique, » donné sur le terrain commun de l'adoration en esprit et en vérité. Eh bien! vers la même époque, il donnait une marque de sympathie éclatante à ses récents amis du « christianisme moderne, » en faisant à M. Ernest Renan la visite qu'on sait à Paris et en écrivant à M. Albert Réville (janv. 1860) la lettre qu'on lira en appendice. Ainsi, jusqu'à la fin, Bunsen resta fidèle au but de toute sa vie, qu'il exposait dans sa lettre à Lücke en décembre 1847: « *Rechercher l'unité de l'esprit par le lien de la paix!* »

(Mai 1860). Au printemps, il retourna en Allemagne, avec la résolution d'y passer les deux hivers suivants pour achever son *Bibelwerk*. C'est à Bonn qu'il s'établit cette fois pour se rapprocher de son fils GEORGE, l'agronome, et de son ami BRANDIS, le philosophe. Dans ce dernier asile de paix, de famille et d'amitié, il poursuivit l'œuvre que Dieu lui avait donné à faire, jusqu'à l'extinction de ses forces. Jamais il ne perdit de vue le grand but, l'idéal des individus, des nations, de l'humanité moderne. Aussi avec quelle confiance il vit se dissiper les ténèbres du césarisme autrichien et pontifical, et se lever l'aurore de l'indépendance italienne! Avec quelle joie il vit la France donner la main à l'Italie, sa jeune sœur, pour briser ses fers et chasser ses tyrans! Avec quel enthousiasme il salua GARIBALDI! En même temps il recevait la dernière visite de la princesse régente (S. M. la reine de Prusse actuelle) et de quelques personnages de l'Allemagne, entre autres du grand HUMBOLDT, visites qui furent une distraction à ses patientes souffrances.

(1860). Enfin dans la nuit du 28 au 29 octobre, il crut entendre l'appel de Dieu; il se leva sur son séant, et de son lit funèbre il prononça ces paroles solennelles:

« *O Dieu! je remets mon esprit entre tes mains!* — « *Veuille bénir mes amis.* — *Bénies soient ma patrie,* « *et l'Italie, et la liberté!* — *Bénies soient la Prusse,* « *l'Allemagne, l'Angleterre, le monde entier!* — *Je sou-* « *haite toutes les bénédictions au prince et à la prin-* « *cesse de Prusse!* — *Ma reconnaissance à* NIEBUHR! »

Puis, se tournant vers sa fidèle et pieuse compagne de plus de quarante années:

« *En toi, j'ai aimé ce qui est éternel! — Je quitte ce* « *monde sans haine pour personne. — Non! point de* « *haine! la haine est maudite. — Il m'est doux de mou-* « *rir; car malgré tant d'imperfections et de défaillances,* « *je n'ai vécu, pensé, agi que pour tout ce qui est noble.* « *Mais la plus belle expérience que j'aie faite ici-bas,* « *c'est d'avoir connu Jésus-Christ! — Quel étrange coup* « *d'œil on a d'en haut sur la vie et sur le monde, là-* « *bas. D'en haut seulement on reconnaît comme le che-* « *min est sombre là-bas. — Debout! debout! En haut!* « *en haut! — Plus de ténèbres! Non, de la lumière,* « *encore de la lumière! Enfin me voilà dans le royaume* « *de Dieu! — Non, toute cette vie n'était qu'un rêve là-* « *bas! Que tes parvis sont délicieux, Seigneur Tse-* « *baoth!* » — Puis il se tut.

(Oct. 1860). Pourtant cette voix de Dieu, qu'il avait entendue, n'était qu'un avertissement. Il revint de cette agonie prématurée et put encore jouir de la belle journée du 29. Comme ses enfants lui faisaient admirer un coucher de soleil radieux sur le paysage du Rhin, il s'écria dans une extase prophétique :

« *Oui, cela est beau! l'amour de Dieu en toutes choses!* « *— Que Dieu vous bénisse éternellement. — Partons* « *en Jésus-Christ! Dieu est la vie, l'amour, l'amour qui* « *veut, la volonté qui aime. — Christus recogniscitur vic-* « *tor, Christus est, Christus victor. — Pour Christ,* « *être, c'est vaincre! — Point de mort en Dieu. — Je* « *vois Christ, je vois Dieu au travers de Christ. — Christ nous voit, nous crée. — Christ doit devenir tout en tous!* »

« *Je ne veux rien de théâtral; je veux simplement* « *dire quelques mots au milieu de mes enfants, de mes*

« *amis. Je vais mourir et je souhaite mourir. — Je me* « *rappelle au souvenir de tout homme de bien, en le* « *priant de se souvenir de moi avec bienveillance. —* « *J'offre ma bénédiction, la bénédiction d'un vieillard* « *à quiconque la désire. — Je meurs en paix avec tout* « *le monde. — Ceux qui vivent en Christ, qui vivent en* « *l'aimant, ceux là sont siens. — Ceux qui ne vivent* « *pas de sa vie ne lui appartiennent pas, quel que soit le* « *nom dont ils s'appellent et la confession de foi qu'ils* « *signent. — Appartenir à une Église ou à une secte* « *quelconque n'est rien. — Je vois clairement que nous* « *sommes tous pécheurs. Nous n'avons que Christ en* « *Dieu ! Nous n'existons que dans la mesure où nous* « *vivons en Dieu. Nous sommes tous pécheurs ; mais* « *si nous vivons en Dieu, nous aurons la vie éternelle!* « *Nous avons dès ici bas vécu de cette vie éternelle* « *dans la mesure où nous avons vécu en Dieu ! Tout le* « *reste n'est rien ! Christ est le Fils de Dieu, et nous* « *ne sommes fils de Dieu que lorsque l'esprit d'amour,* « *qui était en Christ, passe en nous !* »

En effet, on pouvait bien dire de la fin de Bunsen avec le poëte :

« C'est le soir d'un beau jour ! »

Il souffrit encore quatre longues semaines, avec beaucoup de courage et de foi, entouré de sa femme, de ses quatre ou cinq fils, de ses filles et de quelques intimes. Comme il les avait aimés toute sa vie, il les aima jusqu'à la fin, à l'imitation de notre divin Maître.

(29 nov. 1860). Enfin, le 29 novembre, son âme immortelle retourna dans le sein du Père céleste. Le 1er décembre sa dépouille mortelle fut portée au cimetière de Bonn, auprès de celle d'Arndt et de Nie-

BUHR, par les étudiants dont il avait été l'ami toute sa vie, et accompagnée par toute la ville en deuil. Sur la tombe, on chanta quelques-uns de ses cantiques favoris et l'on sema quelques fleurs des champs.

CONCLUSION.

Pendant toute sa vie, nous avons déjà vu les couronnes que tant de juges compétents décernèrent à BUNSEN: les AMPÈRE et les RENAN, les ARNOLD et les WORDSWORTH, les CHAMPOLLION et les HUMBOLDT, les THOLUCK, les ROTHE et les CAPACCINI! Rappelons aussi les hautes sympathies qu'il avait su inspirer au prince ALBERT, à la reine VICTORIA et à la Régente de Prusse; ainsi que la confiance intime dont il avait joui auprès des trois souverains successifs de son pays: Frédéric-Guillaume III, IV et Guillaume Ier.

Après sa mort, il eut aussi le rare bonheur de concilier les hommages sincères de presque tous les partis politiques et religieux: à gauche, ceux de MM. COLANI, COQUEREL, ROWLAND-WILLIAMS, SCHWARTZ et SCHERER; au centre, ceux de MM. LABOULAYE, DE PRESSENSÉ et VALLETTE; à droite, ceux de MM. FRÉDÉRIC MONOD, MERLE D'AUBIGNÉ et du Comité central de l'alliance évangélique.

Pour nous, tard venu dans ce concert funèbre, nous voudrions avoir le temps et le talent nécessaire, pour faire le parallèle entre BUNSEN et les grands hommes dont il nous paraît le frère illustre: les ORIGÈNE et les THOMAS D'AQUIN, les LUTHER et les SCHLEIERMACHER, les CHATEAUBRIAND et les EDGAR QUINET, les HERDER et les GŒTHE, les LESSING et les LAMENNAIS!

Bunsen avait quelques étincelles du génie de chacun; mais, plus qu'aucun d'eux, il rayonnait de l'amour de Christ! A nos yeux, il apparaît comme le Humboldt du *kosmos* moral. Du reste, lui-même nous fournira une caractéristique plus digne de son génie; c'est celle qu'il donne de Channing (voy. *Dieu dans l'Histoire*). « Il fut un héros antique avec le cœur d'un disciple du Christ. Il a su être homme comme un Grec, citoyen comme un Romain, chrétien comme un apôtre. Il est un homme de Dieu, un prophète de Christ dans l'avenir! »

Mais, arrivé au bout de notre étude biographique, nous nous apercevons que nous avons oublié de chercher le facteur mystérieux de cette grande vie. Comment cet enfant d'un pauvre sous-officier et d'une gouvernante, né dans un coin obscur de Waldeck, est-il devenu l'ambassadeur et le confident intime de trois ou quatre des plus puissants souverains de l'Europe? Comment ce jeune homme, sorti des demi-ténèbres du *vieux luthéranisme*, est-il devenu une lumière du christianisme libéral, un prophète des temps modernes?

Écoutez la réponse de deux oracles de l'Antiquité biblique. L'Éternel dit: « Dans l'avenir, je répandrai « mon esprit sur toute race! Vos fils et vos filles prophé- « tiseront. Vos vieillards auront des songes et vos jeunes « hommes des visions. Et, dans ce jour-là, je répandrai « aussi mon esprit sur les esclaves, serviteurs et ser- « vantes. » (Joël III, 1, vers l'an 960 avant l'Ère Vulgaire, Jésus dit: « En vérité, en vérité, je vous le déclare, « celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais, et il « en fera même de plus grandes encore! » (Jean XIV, 12, vers l'an 29 après l'Ère Vulgaire).

Ainsi soit-il!

APPENDICE.

Lettre adressée par M. le baron de Bunsen *à* M. Albert Réville, *docteur en théologie et pasteur de l'église Wallonene, à Rotterdam* (copiée textuellement sur l'original, qui est en français).

Cannes (Var), 31 janvier 1860.

Très-honoré Monsieur et ami en Christ !

Déjà, durant mon séjour à Cannes l'année passée, je m'étais proposé de prendre la liberté de vous adresser une lettre de fraternité chrétienne et théologique. C'était après la lecture attentive de vos articles sur la *Doctrine de la justification par la foi* que cette idée me vint. Je vous y rencontrais sur le même chemin que j'ai fait, marchant vers le même but par la force d'attraction de la même vérité. Les formules de l'ancienne théologie sont mortes même dans les doctrines les plus essentielles, comme celle de la justification et du décret éternel de Dieu. Le seul espoir est dans la force de l'Évangile, dont le centre est la « conscience de Dieu, personnelle, qui se manifeste en Jésus-Christ, » et dans « l'esprit que Jésus a laissé à son peuple, » donc à sa congrégation, donc à l'humanité régénérée.

En réfléchissant davantage, je préférai de vous envoyer une lettre imprimée, sous le titre : *Gott in der Geschichte*, lettre un peu longue, mais écrite à votre adresse. J'espère que vous aurez reçu l'exemplaire que je chargeai Brockhaus dans le temps, de vous faire remettre de ma part, et je serais charmé de savoir ce que vous en pensez. Si l'on voulait en faire une édition

française, je refondrais l'ouvrage en abrégeant le premier volume.

Je ne peux pas cependant attendre plus longtemps à vous envoyer quelques *epea pteronta* de votre belle France, pour deux raisons : d'abord, pour remplir un devoir chrétien en vous exprimant mon profond regret de paroles absolues et peu considérées que mon excellent ami, M. E. de P. s'est cru dans la nécessité de vous adresser, et que, depuis que je lui en exprimai ma surprise à Paris, en présence de M. B., il a cru devoir confirmer à la suite de notre lettre. Il est dans une fausse route pour le moment. Il ne faut pas oublier que les « monodistes » et les « évangelical » se sont déjà effrayés de ses approches aux libres-penseurs, et de ses réserves quant à l'idole « l'inspiration de la Bible ! » Il en reviendra, je crois. En attendant, il faut le forcer d'approfondir un peu plus l'histoire et la pensée, en s'attachant à ce qu'il en a déjà compris, et en se fiant à la vérité reconnue. Il sait trop pour parler en ignorant et il a trop d'esprit pour s'effrayer.

Mais, à côté de cela, j'éprouve le besoin de vous exprimer toute ma joie, j'aurais presque dit mon exultation, de ce que vous dites dans l'article du premier novembre dernier, dans la *Revue des Deux-Mondes*, à l'occasion du livre de Renan, sur le problème actuel de la science chrétienne et de l'histoire de l'esprit qui en est inséparable. *Diese Worte sind mir aus dem Herzen geschrieben.* Quant à M. Renan, je sens que vous regrettez autant que moi ce qu'il y a de l'ancien levain négatif et pessimiste dans sa *Préface* à *Job*. Mais il est impossible, surtout après son volume d'*Essais de morale et de critique*, et son touchant article du 15 de

ce mois sur l'*Avenir de la métaphysique en France*, de nier qu'il ait fait des progrès immenses, progrès sincères *parce qu'il a une âme sincère et un cœur profond.* C'était, en partie, pour m'en convaincre que je me décidai, en novembre, de faire un séjour à Paris, et j'en ai emporté la conviction de ce que je viens de dire.

Je voudrais bien aussi faire votre connaissance personnelle, très-honoré Monsieur, et peut-être j'y réussirai dans le cours de l'année. Dès le 1er juillet, je serai établi à Bonn, où, dans ce moment, je suis en négociation pour m'acheter une maison de famille et où je serais charmé de vous posséder, si vous pouvez vous éloigner, au moins une bonne part d'une semaine, de votre congrégation. Je désire beaucoup de revoir ma chère Hollande; mais, cette année, je n'en vois guères la possibilité.

Je me suis décidé, si Dieu veut, de passer les deux hivers prochains dans le Nord, pour finir mon *Bibelwerk*, qui, dès à présent, marche à son terme par la publication contemporaine de ce qui me reste de l'Ancien et du Nouveau Testament. Ayant commencé l'ouvrage par la « Vie de Jésus, » c'était la traduction de l'Ancien Testament qui me donna un *labor improbus*, que cependant je bénis. Isaïe ayant paru et la Restauration de ce roi des prophètes paraissant dans l'été (dans le 2e vol. des *Urkunden*), la Loi et les Prophètes seront bientôt devant le public. Le reste ne me donnera plus de peine et ne me coûtera que des heures de récréation. Si vous répondez à cette lettre, ayez la bonté de me dire si vous possédez mon *Bibelwerk;* autrement, je serai trop heureux de vous en présenter un exemplaire.

Je dois réclamer une grande patience et une indulgence confiante du public chrétien ; car mes neuf volumes forment une chaîne et mon dernier mot ne peut pas être le premier, quoique nos professeurs allemands commencent régulièrement par des « *Machtsprüche* » et des formules non prouvées. Je ne veux pas dire imparfaitement et inutilement dans le Commentaire ce qui d'après l'organisation de ma tête et mon désir de marcher pas à pas avec mes lecteurs, ne peut-être dit bien et utilement que dans une Critique historique. Et dans cette critique, de même, je ne veux pas anticiper tout ce qui en résulte du point de vue Humanitaire ou *weltgeschichtliches*. Mais vous me croirez que j'ai pensé et écrit mon dernier mot, avant de publier mon premier.

M. Milsand a jugé mon « *Christianny and Mankind* » avec beaucoup d'esprit et de bienveillance : je ne comprends pas ce que lui a donné l'idée que mon idéal pour l'Europe était « l'*Indépendantisme congrégationnel.* » C'est bien la forme historique la plus ancienne; au moins c'est ce que j'ai cherché de prouver. Mais, mon but à moi, ce sont des « *Églises nationales* » ou des « *Nationalités chrétiennes* » ce qui revient au même.

Agréez mes sentiments sincères d'amitié chrétienne,

Bunsen.

Vu par le président de la soutenance.
ED. REUSS.

Permis d'imprimer.
Strasbourg, le 7 décembre 1867.
Le Recteur, A. CHÉRUEL.